

JOURNAL DES DEMOISELLES
ET
PETIT COURRIER DES DAMES
RÉUNIS

MODES DE PARIS, CHRONIQUE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES,
ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MÉMOIRES DU COMTE DE SÉGUR

(SUITE)



ROCHAMBEAU, Washington, noms illustres et honorés, qui ne rappellent à l'esprit que noblesse de caractère jointe à la valeur du soldat, et, chez le premier, au dévouement du citoyen.

La figure sous laquelle se présentent de loin à notre imagination les hommes célèbres, ainsi que l'observe l'auteur avec raison, s'évanouit, et le plus souvent donne lieu au désappointement, quand nous sommes admis à les voir en personne. Monsieur de Ségur aura-t-il ici à enregistrer une déception de ce genre? — Ce n'est pas sans quelque émotion qu'il se prépare à une entrevue avec le héros qu'admirent les deux mondes. Introduit préalablement près du comte de Rochambeau, qui le serre dans ses bras comme un fils, il est présenté par lui au généralissime de l'armée américaine.

« A la vue du général Washington, je trouvai un parfait accord entre l'impression que me faisait son aspect, et l'idée que je m'en étais formé. Son extérieur annonçait presque son histoire : simplicité, grandeur, dignité, calme, bonté, fermeté. C'étaient les empreintes de sa physionomie comme celles de son caractère. Sa taille était noble, élevée; l'expression de ses traits, douce, bienveillante; son sourire agréable; ses manières simples... Il n'était point le faste d'un général de nos monarchies; tout annonçait en lui le héros d'une république; il inspirait plus qu'il ne commandait le respect, et dans les yeux de tous ceux qui

l'entouraient, on voyait une vraie affection et cette confiance entière en un chef sur lequel ils semblaient fonder exclusivement leur sécurité. Son quartier, un peu séparé de son camp, présentait l'image de l'ordre qui régnait dans sa vie, dans ses mœurs, dans sa conduite. »

Parmi les grandes renommées que nous a léguées l'histoire, il n'en est aucune aussi pure que celle de Georges Washington; devant le portrait que trace de lui un peintre exact qui a eu l'original sous ses yeux, nous n'avons pu nous décider à en abrégier l'étendue. Monsieur de Ségur verra plus tard d'autres grands personnages, des princes élevés en gloire et en puissance; il en exposera les éminentes qualités; mais, associé à l'or, dans ces natures supérieures que d'alliage! —

« Le général Washington, » — continue le narrateur, — « m'accueillit avec bonté; il me parla de la reconnaissance que son pays consacrerait toujours pour le roi de France et pour sa généreuse assistance. »

Le jeune colonel aurait bien voulu jouer un rôle plus actif dans cette assistance; mais, nous l'avons dit déjà, il arrivait trop tard. — Les forces anglaises, refoulées de toutes parts, s'étaient concentrées à New-York, et s'y tenaient enfermées dans des retranchements imprenables. La ville, par sa position, ne pouvait être investie. M. de Ségur avait d'ailleurs apporté au comte de Rochambeau des ordres qui imposaient à ce général un autre plan. Trois semaines s'étaient écoulées dans l'inaction au camp fran-

çais de Crampton, quand le bruit se répandit qu'on allait se mettre en mouvement, se diriger sur Boston pour s'y embarquer, et quitter les États-Unis. Le mouvement s'opère en effet; mais l'escadre qui doit la recevoir n'étant pas prête, l'armée française s'arrête en chemin. M. de Ségur obtient la permission de mettre à profit ce délai, pour visiter le pays en voyageur. Il part accompagné du prince de Broglie. Partout il admire, il approuve, il envie; nulle part il ne rencontre de désenchantement. L'Amérique, si différente de ce que le monde a jusque alors offert à ses yeux, lui apparaît comme une terre privilégiée. Les peintures qu'il en a faites nous reportent à l'âge d'or. Entre les divers lieux notés sur son itinéraire, il en est un qui occupe une place particulière dans ses souvenirs.

« La ville de New-Port, » — dit-il, — « bien bâtie, bien alignée, contenait une population nombreuse dont l'aisance annonçait le bonheur; on y formait des réunions charmantes d'hommes modestes, éclairés, et de jolies femmes dont les talents embellissaient les charmes. »

La maison, néanmoins, que le comte de Ségur fréquente de préférence à toutes, est celle d'un vieux quaker. Il y fait de longues visites, que ne justifie guère l'entretien laconique du vieillard austère qui, le chapeau sur la tête, tutoie ses hôtes quels qu'ils soient, et n'échange avec eux que les paroles strictement nécessaires. Le visiteur s'incline avec respect devant cette calme et débonnaire figure d'un disciple de Penn; mais est-ce le respect seul qui l'attire dans ce sérieux intérieur, où l'on risque fort de rencontrer aussi l'ennui ?

— « Il faut avouer que, malgré toute ma considération pour sa vertu, notre première entrevue aurait peut-être été la dernière, si tout à coup, une porte s'étant ouverte, je n'avais vu apparaître dans son salon un être qui semblait tenir de la nymphe plus que de la femme... C'était Polly Leiton, la fille de mon grave trembleur. »

Comparer Polly Leiton à une nymphe était conforme au style du temps; mais rien de moins payen, assurément, que la grâce sévère de la jeune quakeresse. Son costume surtout eût médiocrement tenté le ciseau de la statuaire antique. Une robe blanche tout unie; un ample fichu, une coiffe qui laissait à peine apercevoir ses blonds cheveux; tels étaient les atours qui composaient sa parure.

« Elle nous accueillit avec une confiante naïveté qui me charmait, et le tutoiement, que sa secte lui prescrivait, donnait à notre nouvelle connaissance l'air d'une ancienne amitié. »

De même que les enfants dont elle avait l'ingénuité, la jeune fille avait aussi ce sens droit et cette logique rigoureuse qui mettent souvent

au pied de mur l'esprit le plus délié, et le raisonneur le plus habile.

« Dans nos entretiens, elle m'étonnait par la candeur originale de ses questions. — Tu n'as donc en Europe, — me dit-elle, — ni femme, ni enfants, puisque tu quittes ton pays pour venir faire si loin le vilain métier de la guerre? — Mais c'est pour vos intérêts, lui répondis-je, que je m'éloigne de tout ce qui m'est cher, et c'est pour défendre votre liberté que je viens me battre contre les Anglais. — Les Anglais, reprit-elle, ils ne t'ont point fait de mal, et notre liberté, que t'importe? Il ne faut jamais se mêler des affaires d'autrui, à moins que ce ne soit pour les raccommorder, et pour empêcher de répandre le sang. — Mais, répliquai-je, mon roi m'a ordonné de porter ici ses armes contre vos ennemis et les siens. — Eh bien! dit-elle, ton roi te commande une chose injuste, inhumaine, contraire à ce que Dieu ordonne. Il faut obéir à ton Dieu, et désobéir à ton roi, car il n'est roi que pour conserver et non détruire. Je suis bien sûre que ta femme, si elle a bon cœur, est de mon avis. »

On conçoit toute la saveur que devait trouver un habitué des salons de Paris à ce langage si nouveau pour lui, à ces principes inflexibles et à ces déductions si serrées qui en découlaient, formulées par une bouche si jeune et si charmante.

« Que pouvais-je répondre à cet ange? Car, en vérité, je fus tenté de croire que c'en était un. Ce qui est certain, c'est que si je n'avais pas été marié et heureux, tout en venant défendre la liberté américaine, j'aurais laissé la mienne aux pieds de Polly Leiton. »

L'attrait que présente à ses hôtes la société de New-Port est tel, qu'il leur ferait oublier volontiers tout autre lieu de la terre. Mais la discipline a parlé; le comte de Rochambeau n'entend pas que ses officiers s'enfoncent dans les délices de Capoue, — fût-ce une Capoue puritaine, ou même quakeresse. Sur l'ordre du général en chef, ils vont rejoindre leurs drapeaux. L'armée poursuit sa marche.

On arrive à Boston; Boston, la capitale intellectuelle des États-Unis, la ville lettrée, et celle en même temps d'où est parti le premier appel à l'indépendance. M. de Ségur n'en donne pas une description détaillée, mais se complait à nous dire la réception faite aux Français. On célèbre leur présence par des fêtes; ce sont des amis, des frères, qu'on voudrait garder toujours sur cette terre américaine qu'ils sont venus affranchir au prix de leur sang. Hélas! vain désir; il faut se quitter. Le comte de Rochambeau remet le commandement de l'armée au baron de Viomenil, et part pour la France. Après quelque temps de séjour encore à Boston, on s'embarque. Une flotte magnifique emporte, au milieu des regrets qu'on laisse derrière soi, cette armée que la France a

prêtée à l'Amérique. Les tristesses de l'adieu ne sont pas seulement pour ceux qui restent au rivage.

« C'est avec le cœur serré », dit M. de Ségur, « que je m'éloignai de cette Amérique du Nord. »

Il rapportait de ce qu'il y avait vu des impressions dont il nous donne l'idée dans une lettre écrite précédemment par lui, et dont il reproduit le texte. Elle contient le tableau le plus magnifique de perfection morale à laquelle un peuple puisse atteindre, et justifie, — si ce tableau n'est pas exagéré par une prévention trop favorable, — l'enthousiasme dont la république américaine, dans la première période de son existence, a été l'objet parmi les esprits généreux.

« On me dira peut-être, » observe l'auteur en finissant, « que l'Amérique ne gardera pas tous ces jours des vertus si simples et des mœurs si pures; mais ne les gardât-elle qu'un siècle, n'est-ce rien qu'un siècle de bonheur? »

Le siècle s'est écoulé. Des flots d'émigrants sont venus, et viennent encore chaque année, de tous les points du globe, augmenter la population aujourd'hui si mêlée des États-Unis; et sous les couches humaines qui se sont superposées au sol primitif, le comte de Ségur aurait quelque peine peut-être à en retrouver les vestiges.

La flotte française a pris le large, mais non pas encore pour ramener en France les forces militaires dont elle est chargée. C'est dans ses possessions maritimes qu'on a maintenant résolu d'attaquer l'Angleterre; c'est à la Jamaïque qu'on espère frapper le coup décisif. La fortune semble peu favorable d'abord à ce dessein. Un naufrage accompagné de mille dangers a signalé l'arrivée de M. de Ségur sur les côtes d'Amérique; peu s'en faut qu'un naufrage plus terrible ne signale son départ. Une effroyable tempête éclate. Encore un moment, et le *Souverain*, vaisseau sur lequel il est monté, va sombrer. L'intrépide commandant, sans rien perdre de son calme, ne laisse pas ignorer à ses compagnons le sort qui leur menace. La situation est affreuse; elle ne provoque toutefois de leur part aucune défaillance de courage. La gaieté française y jette même encore quelques éclairs. Une chance de salut leur reste; mais elle est si faible, si faible! Il n'y faut pas compter. Ce serait une saute de vent subite, autant vaut dire un miracle! — Le miracle se fait. Le vent tourne brusquement. Ce changement n'a qu'une durée fugitive, mais grâce à l'habileté et à la rapidité des manœuvres, elle suffit pour que le vaisseau soit sauvé.

D'autres périls se présentent: les Anglais croisent dans la mer des Antilles; les courants, les vents contraires entravent la navigation; la flotte est dispersée. Conformément à des instructions préparées à l'avance en vue de cette éventualité, le *Souverain* cingle vers l'Amérique méridionale, et gagne Porto-Cabello, sur la côte de Caracas, désignée comme point de ralliement.

Le voyageur a vu naguère l'Amérique du Nord terre féconde, parée par la nature, cultivée par la main laborieuse des hommes; ici, quel contraste! De gigantesques montagnes se dressent sur le rivage; l'aspect est grandiose mais presque effrayant.

« Plus on approche des côtes de ce continent, » plus la masse sombre des hautes montagnes » semble répandre ses ombres sur la mer, et des » pensées mélancoliques dans l'âme. Leurs enfoncements surtout, c'est-à-dire leurs golfes, » présentent à l'œil un espace si noir qu'on » croirait en y entrant pénétrer dans le séjour » des mânes; aussi jamais aucun nom ne fut » plus justement appliqué que celui de golfe » *Triste*, que l'on donne au golfe de Porto-Cabello. »

Le *Souverain* reste là, dans l'attente de l'escadre française commandée par le comte d'Estaing, qui doit s'y rendre, et de la flotte espagnole, qui viendra l'y rallier pour se diriger avec elle sur la Jamaïque. Deux fléaux menacent ceux qui séjournent dans le golfe *Triste*: un climat pestilentiel et l'ennui. Pour échapper à l'un et à l'autre, M. de Ségur prend le parti de descendre à terre, et, toujours curieux et observateur, pénètre dans l'intérieur du pays. Il veut aller visiter Caracas, qui en est la capitale. Le trajet est des plus pénibles; c'est par une route souvent presque impraticable, au prix de mille fatigues, qu'il parvient, à travers déserts et montagnes, au but de son excursion. Là où se rencontrent des lieux habités, villes ou campagnes, il compare ce qu'il voit avec ce qu'il a vu naguère dans le Nord, et la comparaison n'est pas à l'avantage de l'Amérique espagnole. Au lieu de ces populations actives, fières et libres, de ces lois protectrices du droit, qui sont la vie des États-Unis, il ne trouve ici, à côté des magnificences de la nature, qu'oppression de tout genre, administration ignorante et corrompue, indolence et, ce qui en est la suite, malpropreté et misère. Sans doute il y a des exceptions. Quelques cantons offrent un aspect plus civilisé; quelques fonctionnaires même, plus éclairés et moins rapaces, gémissent sur les abus qu'ils voudraient et ne peuvent corriger, et prévoient les soulèvements qui arracheront un jour ces provinces à l'Espagne; mais ces exceptions sont rares.

Le voyageur arrive à Caracas, et là enfin il ressent une impression meilleure. La ville, mais surtout les environs, ont un charme qu'il exprime ainsi :

« Si on n'y rencontrait pas des moines inquiéteurs, des alguazils farouches, quelques » tigres et des employés d'un intendant général » avide, j'aurais presque pensé que la vallée de » Caracas était une petite partie de Paradis terrestre. » Dans la ville, où il s'arrête quelque temps, il

retrouve une apparence de civilisation moderne, une société agréable. Si les hommes y sont toujours assez taciturnes, les dames en revanche brillent par leur beauté, leur élégance, leurs talents, leur vivacité. Mais il ne peut pousser plus loin son voyage; le moment est venu de retourner à Porto-Cabello. — Les flottes alliées sont réunies; elles vont se porter sur la Jamaïque. Il se hâte, par le chemin le plus court, de regagner son bord.

Hélas! non : point de Jamaïque, point d'expédition maritime et guerrière : on apprend que la paix est signée. Paix glorieuse, qui assurait l'existence définitive des États-Unis, et relevait la France des hontes que lui avaient infligées les dernières guerres et les précédents traités, mais déconcertait singulièrement les belliqueuses espérances de nos vaillants officiers. Il était écrit que le colonel du régiment de *Soissonnais*, parti de France en croisé de sa liberté, y retournerait en simple touriste. A ce point de vue du reste, le voyage, riche en impressions de diverse nature et en observations nouvelles, n'avait pas été pour lui sans utilité ni sans agrément.

Avec l'autorisation de l'amiral, le comte de Ségur se détache de l'escadre et va visiter à Saint-Domingue l'habitation qu'il y possède. Rien de plus riant que le tableau qu'il fait de cette belle colonie, de la prospérité, de l'humeur sociable et enjouée des riches créoles; mais l'aspect des malheureux esclaves, courbés sous le fouet du commandeur, y jette à ses yeux une ombre sinistre. Il fait ce qu'il peut sur son domaine pour adoucir le sort des siens, et part, emportant avec lui leurs bénédictions.

Au terme d'une longue et monotone traversée, dont il dépeint les ennuis, peu s'en faut qu'il ne périsse au port. Décidément, qu'il parte ou qu'il arrive, la mer lui est hostile. Cette fois, l'escadre entière est sur le point d'aller, trompée par un brouillard épais, donner contre les *Roches-des-Saints*, groupe d'écueils perfides placés près des côtes de Bretagne pour la perte des navigateurs. Elle échappe néanmoins au péril, et apporte à la rive française tous les passagers sains et saufs.

Malgré l'impression de regret éprouvée par lui en quittant l'Amérique, c'est avec une joie profonde que M. de Ségur remet le pied sur le sol natal.

« Tout, » dit-il, « était délices pour moi : l'aspect des champs, la vue des arbres et de la verdure, la pureté de l'air. »

A côté de cette joie recueillie, une allégresse plus bruyante, et produite par des sensations fort différentes, se manifeste avec transport. Le voyageur gravissait à pied une montagne, accompagné d'un jeune nègre de treize ans qu'il ramenait de Saint-Domingue.

« Tout à coup, je le vois sauter, danser, chanter et rire aux éclats. Quelle est donc, Aza, lui

» dis-je, la cause de ces folies? — Alors le nègre grillon, continuant ses gambades, me dit en montrant de sa main des paysans qui bêchaient un champ : — Maître moi, maître moi, mirez là-bas, li blancs travailler, li blancs travailler, travailler comme nous! »

Le blanc, cet être supérieur, descendu à la condition du pauvre noir! — L'enfant de Cham n'avait jamais vu cela. Et il riait.

Bientôt, parmi les blancs eux-mêmes, un sentiment analogue allait saluer la chute de toute prééminence fictive ou réelle, et le nivellement général des rangs sociaux. Hélas! dans cette soif d'égalité qui remuait les entrailles du monde, derrière les revendications de la justice, se dressaient, bien plus impérieuses, celles de l'envie!

M. de Ségur est heureux. Il a revu son père, récemment nommé maréchal, le reste de sa famille et ses amis. Il jouit, dans le monde, de la faveur qui s'y attache à tout héros de la guerre américaine. Le jour même de son arrivée, la reine l'a fait appeler chez madame de Polignac, et s'est plu à entendre de sa bouche les détails de son voyage. Il reprend sa place dans la société parisienne, qui n'a rien perdu pour lui de son suprême agrément. Cependant, il y constate quelques changements qui le frappent. Un sérieux inaccoutumé s'y est introduit; une plus grande décence de mœurs y règne. Les modes mêmes se ressentent de cette disposition des esprits. Élégantes et gracieuses, elles marquent une tendance à la simplicité. Ce temps qui précède immédiatement les grands orages près de fondre sur le monde est un temps doux et serein. La quiétude dont les cœurs sont pénétrés pourrait à la rigueur être altérée par l'état périlleux des finances; mais cet état, qui le connaît? L'habileté et le spirituel optimisme de M. de Calonne savent le dissimuler, et endormir toutes les craintes. On n'a qu'à jouir en paix des progrès qui, dans le gouvernement intérieur, ont déjà commencé à contenter ce besoin de réformes répandu dans toute la nation, et du prestige qu'au dehors la guerre d'Amérique a rendu à la France.

La confraternité d'armes que cette guerre a établie entre les deux pays n'est point oubliée aux États-Unis. M. de Ségur reçoit d'outre-mer la décoration de *Cincinnatus*, créée par la république nouvelle comme récompense honorifique des services rendus à la cause de son indépendance. A cette occasion se présente sous sa plume une anecdote plaisante :

« Un colonel, homme très distingué par sa naissance, excellent officier, mais dont l'instruction avait été négligée, me dit, quand je fus nommé commandeur de Saint-Lazare et chevalier de Saint-Louis : — Te voilà, mon ami, bien riche en saints, car tu en as trois : saint Louis, saint Lazare, et saint *Cinnatus*. Mais pour ce dernier, je me donne au diable si

» je sais où nos amis les Américains ont été le » déterrer. — Notez que lui-même avait été en » Amérique, et venait de recevoir cette décoration. »

L'ignorance naïve du brave colonel en fait d'histoire romaine nous montre que tous les fils de nobles familles n'avaient pas les goûts studieux et l'esprit cultivé du comte de Ségur.

Aucune des choses nouvelles de son temps ne le laissait indifférent. Le public se pâme d'admiration devant l'apparition des premiers aérostats : il partage l'émotion générale. Le mesmerisme engendre des discussions passionnées : sans parti arrêté ni pour ni contre, il en suit les expériences avec intérêt. Mais le maréchal de Ségur n'entend pas que l'héritier de son nom ne vise à rien de plus qu'à l'élégante oisiveté de l'homme du monde : il l'applique dans les bureaux du ministère de la guerre à un travail quotidien et assidu. Ce n'est pas là pourtant que se fera son avenir ; une autre route va s'ouvrir devant lui.

Les lettres pleines d'observations sérieuses et souvent de renseignements utiles que, durant son séjour en Amérique, il écrivait à son père, lues dans le Conseil par le maréchal de Ségur, avaient attiré sur leur auteur l'attention bienveillante des autres membres du gouvernement. Une mission importante était à remplir en Russie ; le comte de Vergennes, ministre des affaires étrangères, propose au maréchal d'y envoyer son fils.

C'est avec une répugnance extrême que celui-ci accueille cette évolution imprévue dans sa vie ; sa naissance, son inclination, ses premiers pas dans le monde, tout le portait du côté des armes. Il cède néanmoins aux conseils de son père, et aux considérations qui doivent la lui faire accepter. La protection de la reine lui facilite l'accès de sa nouvelle carrière. Il ne songe plus qu'à se mettre en état de la parcourir avec honneur, par des études préparatoires auxquelles il se livre avec zèle.

Il passe en Angleterre, et va observer de ses yeux le jeu des libres institutions dont ce pays donnait l'exemple et avait seul alors le privilège parmi les royaumes européens. Londres, avec son immense étendue ; ses brouillards, sa fumée ; le caractère, la physionomie du peuple anglais, les contrastes qu'il présente, forment dans ses pages un tableau encore ressemblant aujourd'hui, bien que le temps en ait pâli peut-être quelques nuances. « Peuple à part dans le monde, » dit-il. Le monde, en effet, voyait encore dans les Anglais le type parfait de l'originalité. Sans se laisser entraîner en cela par la mode, le comte de Ségur rentre en France, tristement impressionné de la supériorité qu'un long usage de la raison publique et de la liberté donnait, comme il le remarque, à cette monarchie limitée, sur notre monarchie alors absolue.

C'est une étude bien différente qu'il va faire dans le pays qui l'appelle au loin. Nommé ministre

plénipotentiaire et envoyé extraordinaire de France en Russie, il se dispose au départ.

« Au mois de décembre 1784, je fis avec un bien » vif regret mes adieux à mes dragons, à mes » foyers, à ma famille. Mon frère obtint le régiment que je commandais... Je conservai le grade » et l'uniforme de colonel à la suite. Mon père, » d'après les ordres du roi, me reçut chevalier » de St-Louis, et je partis pour la Russie, accompagné de madame de Ségur, qui me conduisit jusqu'à Forbach. »

Là les deux époux se séparent ; séparation douloureuse, car elle devait durer des années. M. de Ségur ne nous dit rien des émotions qu'elle provoque chez eux, et se borne au peu de mots que nous venons de transcrire. Une sorte de pudeur lui fait jeter en général un voile sur ses sentiments les plus chers, et la seule affection qu'il laisse s'épancher un peu librement de son cœur est celle qu'il porte, si respectueuse et si tendre, à son père.

Il traverse l'Allemagne. Certaines velléités dominatrices de l'empereur Joseph II jetaient l'inquiétude dans l'esprit des princes. On cherche à savoir de M. de Ségur quelle attitude compte garder la France dans cette situation troublée. M. de Ségur ne sait que dire. Il n'a pas d'instructions sur ce point. Pour dissimuler son ignorance, il doit dès lors faire l'apprentissage de ce tact et de cet art de parler, sans prendre d'engagement aucun, si nécessaires à un bon diplomate. Il franchit honorablement ce pas difficile, et, continuant sa route, arrive à Berlin.

Il s'y arrête quelque temps ; le lieu en vaut la peine. Le grand Frédéric vit et règne toujours. Le voyageur sollicite avec un léger tremblement une audience de ce roi, qui est en même temps un héros.

« Pour peu qu'on ait quelque habitude du » monde, quelque élévation dans la pensée, on » peut parler à un roi sans aucun embarras ; » mais on n'aborde pas un grand homme sans » quelque crainte. D'ailleurs Frédéric, dans sa » vie privée, était assez inégal, passablement » capricieux. Sujet à prévention, fréquemment » railleur... Heureusement, les circonstances » m'étaient favorables... »

Mal disposé envers la Russie et l'Autriche, qu'il voyait de mauvais œil resserrer leur alliance, Frédéric, en effet, désirait alors se rapprocher de la France. En attendant qu'il ait à nous raconter les détails de cette audience un peu redoutée, M. de Ségur s'attache à retracer le caractère du roi de la Prusse, et rappelle diverses anecdotes qui le font ressortir. Ces anecdotes sont généralement connues ; néanmoins on les retrouve et on les relit avec plaisir.

Comme plus tard Napoléon, — son émule sur plus d'un point — Frédéric se plaisait parfois à intimider et à troubler ses interlocuteurs ; mais

si quelque mot désobligeant de sa part provoquait une vive répartie, il ne s'en fâchait pas.

« Un jour, voyant venir son médecin, il lui dit : — Parlons franchement, docteur : comment bien avez-vous tué d'hommes pendant votre vie? — Sire, répondit le médecin, à peu près trois cent mille de moins que votre Majesté. »

La réplique était mordante; le roi ne fit qu'en rire.

En quoi il différait du grand empereur, c'était par son sang-froid dédaigneux à l'égard de tout ce qu'on pouvait dire ou écrire contre lui. Un jour, du fond de son cabinet à Potsdam, il entend le bruit tumultueux d'une foule qui s'agite sous les murs du palais. Il veut en savoir la cause. On lui dit qu'un placard injurieux à sa personne est affiché sur la muraille, mais à une grande hauteur, et que nombre de curieux se pressent et s'étouffent pour tâcher de le lire. Dans un moment la garde les aura dissipés.

« N'en faites rien, répartit le roi; descendez ce placard plus bas, afin qu'on le lise à son aise. — L'ordre fut exécuté; peu de minutes après, on ne parla plus du placard, mais on parla toujours de l'esprit du monarque. »

Frédéric venait d'agir comme le renard de La Fontaine, mangé par les mouches. De l'esprit, il en avait; il y joignait, en outre, le sens et la possession de lui-même, si utiles à tout homme politique.

D'autres faits servent encore à mettre en lumière ces mêmes qualités; mais c'est assez d'avoir cité ces deux-ci. M. de Ségur n'en avait pas été témoin, et ne les tenait que de la bouche d'autrui. Ils ne font point partie, à la rigueur, de ses mémoires. Mieux vaut, sans tarder davantage, aller trouver avec lui le célèbre personnage dont va faire la connaissance.

« En arrivant à Potsdam à l'heure indiquée,

» je pus croire en entrant que ce n'était pas un grand monarque, mais un simple colonel, auquel j'allais rendre visite. Il n'y avait qu'un soldat en faction. »

Introduit dans un salon d'attente qui précède le cabinet du roi, le visiteur passe quelques instants à s'entretenir avec M. de Goltz, aide de camp de service. Celui-ci, voyant son étonnement, l'instruit en souriant des habitudes du logis, où l'étiquette n'a rien à voir.

« Au bout d'un quart d'heure, je vis la porte s'entr'ouvrir, et le roi nous fit signe de venir; mais à peine fûmes-nous entrés, que ce prince dit à M. de Goltz de sortir. Ainsi je me trouvais non sans un peu d'embarras, en tête-à-tête avec ce grand homme qui remplissait l'univers de son nom glorieux. »

M. de Ségur a vu de ses yeux Washington; il voit de ses yeux Frédéric II, et, de même que le héros républicain, le héros royal ne perd rien à ce contact dans son admiration. Le fondateur de la puissance prussienne est loin pourtant de posséder la prestance avantageuse du libérateur de l'Amérique.

« J'examinais avec une vive curiosité cet homme grand de génie, petit de stature, voûté et comme courbé sous le poids de ses lauriers et de ses longs travaux. Son habit bleu usé comme son corps, ses longues bottes qui montraient au-dessus du genou, sa veste couverte de tabac, formaient un ensemble bizarre et pourtant imposant. On voyait au feu de ses regards que l'âme n'avait point vieilli; malgré sa tenue d'invalides, on sentait qu'il pouvait combattre encore comme un jeune soldat; en dépit de sa petite taille, l'esprit le voyait plus grand que tous les autres hommes. »

APHÉLIE URBAIN.

(La suite au prochain Numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

AU PAYS DES MARONITES

PAR MADAME LA VICOMTESSE D'AVRAU DE PIOLANT.

Bien peu de femmes ont accompli le périlleux voyage du Liban; ces cimes escarpées, ces sentiers de chèvres, ces rudes ascensions demandent la jeunesse et l'intrépidité. Madame de Piolant a prouvé à la fois son courage, sa piété, son patrio-

tisme en visitant cette terre si chrétienne, si française, et elle l'a décrite avec beaucoup de vérité, de charme et de poésie. Pour donner envie de lire ce joli volume, j'en citerai quelques pages; il est intéressant, il me semble voir une française retrouvant dans ce coin de l'Asie des souvenirs de la France et de nos glorieuses Croisades. Déjà, au collège de Beyrouth, les

voyageurs avaient été salués du cri de : *Vive la France!* par les enfants maronites, élevés à considérer la France si longtemps protectrice des chrétiens d'Orient, comme une seconde patrie : laissons parler madame de Piolant :

« A Batoum, nous abandonnons la mer pour reprendre le chemin de la montagne. Nous nous enfonçons d'abord dans une vallée profonde et fertile. Un ruisseau bordé de saules coule au milieu des champs de mûriers. Mais bientôt le panorama change, la gorge devient plus étroite, et sur un rocher isolé, perché comme un nid d'aigle nous apparaît un vieux château féodal.

» Les Arabes l'appellent Elim-ouss-Allah, et le croient hanté par les esprits. Parfois, prétendent-ils, on y entend des bruits sinistres, et c'est à peine si, pendant un orage, le pâtre ose s'y réfugier avec son troupeau. Plus nous nous approchons, plus l'abord en semble difficile. Nulle trace du pont-levis qui devait jadis le relier au sommet voisin. Les grandes lianes du houblon et les touffes blanches des sureaux pendaient de ces antiques murailles qui n'étaient accessibles que par un sentier de chèvres.

» Cette difficulté augmenta mon désir de visiter cette vieille demeure. Je commençai mon escalade en m'accrochant aux plantes qui croissaient dans les fentes du rocher, et j'arrivai péniblement à une porte ogivale donnant accès dans la forteresse. Nous traversâmes successivement plusieurs appartements déserts. L'herbe poussait entre les dalles, mais partout le moyen âge avait apposé son cachet féodal : les machicoulis gigantesques, les étroites meurtrières, le poste de la sentinelle, tout était conservé, et on croyait encore entendre le cliquetis des armes et les pas sonores des chevaliers bardés de fer. En avançant toujours, nous pénétrons par une étroite ouverture dans une vaste salle carrée dont le voûte effondrée laissait voir le ciel bleu. Des grenadiers en fleurs, semés par le vent, l'ombrageaient et masquaient l'entrée d'une galerie circulaire, sorte de chemin de ronde faisant le tour des remparts. Le pavé avait disparu sous un épais gazon émaillé de fleurs, et ce fut avec regret que nous dûmes nous arracher à ce poétique séjour.

» A l'ombre d'un bosquet d'orangers qu'arrosait un ruisseau limpide, était installé notre déjeuner. Les petits enfants du village voisin, attirés par la curiosité, se tenaient à distance, autour de notre couvert mis sur l'herbe. Je leur offris du pain blanc qu'ils regardaient avec admiration et mangèrent avec délices. Il me conduisirent ensuite à leur magnanerie. La culture des vers à soie est en effet la principale industrie du Liban. Au milieu des plantations de mûriers, les Maronites construisent de petites huttes en roseaux où s'étagent, sur des claies superposées, les précieux producteurs. Une petite fille voulut me gratifier d'un de ses élèves en train de paître

une feuille de mûrier. Je fis semblant d'accepter et me hâtai de le déposer au milieu de ses compagnons. »

Si les Croisés ont laissé dans les défilés du Liban des tours, des portes, des défenses, des châteaux-forts, l'antiquité a laissé à Balbeck des ruines incomparables; la voyageuse les décrit avec charme et sous tous leurs aspects : « Les pâles reflets de la lune, dit-elle, allongeaient démesurément la silhouette des ruines, qui se dessinaient en ombres bleuâtres sur la transparence du firmament. Le crépuscule ajoutait un mystère de plus à cette œuvre magique de l'homme et du temps. Nous sentions là ce que nous sommes, comparés à la masse et à l'éternité de ces monuments : *des hirondelles qui nichent une saison dans les interstices des pierres, sans savoir pour qui et par qui elles ont été rassemblées...* »

Nous voudrions citer encore bien des scènes de mœurs, des paysages vivement colorés, mais la place nous est mesurée; nous espérons que ces quelques lignes appelleront l'attention de nos lectrices sur cet excellent ouvrage (1). M. B.

PIERRE CORNEILLE

PAR MADAME C. L. R.

Nous avons lu avec intérêt ce travail sérieux et bien conçu : l'auteur a pris le théâtre à ses débuts en Grèce, et elle analyse d'une manière intéressante les œuvres des trois grands tragiques; les Latins, moins remarquables dans leurs créations théâtrales, sont analysés à leur tour; le Moyen Age et ses mystères, la Renaissance et les essais dramatiques que tenta l'Italie, sont étudiés d'une manière spéciale et apprennent au lecteur bien des détails nouveaux : l'Angleterre et son Shakespeare, l'Espagne avec Guilhem de Castro et Lope de Vega, nous sont présentées à leur tour, et, passant les Pyrénées, nous arrivons en France, nous touchons à Corneille. L'auteur nous offre d'abord un excellent tableau de la littérature en France avant l'auteur du *Cid*; elle n'oublie pas même à titre d'auteur le cardinal Richelieu; elle arrive enfin à l'immortel tragique et elle en parle avec amour. Chacune de ses pièces est étudiée avec un soin filial; elle s'est informée de tout ce qui touchait à son sujet : détails biographiques, lettres, mémoires du temps, vers, portraits, éditions diverses, les moindres détails sont recueillis et observés.

Ce livre, écrit par une plume inconnue, est excellent et mérite tout à fait d'être recommandé. Nous signalons à nos jeunes lectrices des romans, il faut bien obéir au goût du jour;

(1) Chez Oudin, rue Bonaparte, Paris. Un volume avec gravure. — Prix, 2 francs.

mais combien avec plus de satisfaction nous leur indiquons ces livres bien pensés et bien dits, qui laissent au moins quelque chose dans le cœur et dans la mémoire (1)!

LE PEINTRE A LA VIOLETTE

PAR MADEMOISELLE THÉRÈSE KARR

Le talent mélancolique de mademoiselle Karr a raconté, avec un charme pénétrant, les aventures d'un pauvre petit Italien, emmené de Rome à Londres par un de ces spéculateurs qui se font une fortune en exploitant l'enfance, la pauvreté, la faiblesse. Il échappe heureusement à son maître : il ne devient ni ramoneur, ni joueur d'orgue, ni montreur de singe ou de souris blanches ; il devient l'enfant adoptif d'une généreuse et pieuse fille, et, en la voyant peindre, il s'habitue à manier le pinceau. Il est né artiste, il devient peintre, et son histoire est habilement mêlée à celle de sa protectrice.

Joli livre ; un peu triste, mais si pur et si chrétien que nous le recommandons de tout notre cœur (2). M. B.

(1) A Paris, chez divers libraires. — Le volume ne porte pas d'autres indications.

(2) Chez Delhomme et Briguet, 13, rue de l'Abbaye, Paris. — Prix, 2 fr. 50.

DICTIONNAIRE

DE

L'Art, de la Curiosité et du Bibelot.

La curiosité est devenue aujourd'hui une mode, un goût, une nécessité universelle, un élément de progrès et de gloire nationale. Il était bien juste qu'elle eût son dictionnaire.

C'est un besoin nouveau que la librairie Didot vient de satisfaire.

Dès la première ligne de son *Dictionnaire de l'Art, de la Curiosité et du Bibelot*, M. Ernest Bosc explique que, loin d'être récent, « le goût de la curiosité remonte à une haute antiquité. Le palais des Pharaons avec leurs murailles sans nombre étaient de véritables musées. »

Quoi qu'il en soit, c'est aujourd'hui seulement que ce goût a son dictionnaire, et qu'il n'est plus permis d'ignorer la signification des belles choses qu'on voit au musée de Cluny ou dans les boutiques des antiquaires. Ce nouvel ouvrage rendra service aux amateurs de la curiosité, et le succès qu'il est digne d'obtenir récompensera l'auteur des longues et patientes recherches nécessitées par cet intéressant travail (1).

(1) Chez M. Didot. — Relié, 50 fr.; broché, 40 fr.

LA GRANDE SŒUR

Quoique n'étant pas vieille, elle a déjà passé
L'âge où le front est rose et frais et garde encore
La première clarté de la première aurore :
Elle a l'air doux, mais triste et comme un peu lassé.

C'est qu'en mourant sa mère à ses soins a laissé
Un petit nouveau-né, son frère, qu'elle adore.
Elle veut à tout prix que cette enfance ignore
Les maux dont l'orphelin est toujours menacé.

A ce seul but elle a voué toute sa vie :
Sans faiblesse, sinon tout à fait sans envie,
Autour d'elle, elle voit les autres s'établir,

Sachant bien qu'elle-même elle s'est condamnée,
Puisque voilà sa fleur de jeunesse fanée,
A rester seule. — Elle a son devoir à remplir.

PAUL COLLIN.

(Glas et Carillons.)

RIVALITÉ

(SUITE)

V

ENTREVUE



La seconde année du veuvage de Charlotte s'était écoulée; le printemps renaissait; la petite maison de l'étang Saint-Jean voyait ses murs battus des pluies de l'hiver, déjà couverts des grappes de la glycine hâtive, le soleil jouait dans les rameaux, les lilas et les tilleuls prenaient une teinte rosée, la petite Anne cherchait au jardin les violettes et les primevères; Charlotte s'acquittait de sa tâche journalière, elle copiait des pièces pour un avoué, besogne aride et morose que l'on ne fait que lorsqu'on a besoin de gagner quelque argent. Charlotte s'y appliquait; elle écrivait de sa jolie écriture les formules de la procédure, elle n'entendait pas un coup de sonnette, et la voix de sa servante qui lui disait :

« Madame, voilà un Monsieur ! » la tira seule de son abstraction. Adrien était devant elle.

Ils demeurèrent muets tous les deux, saisis tous les deux de joie et de frayeur; tous les deux s'étaient figuré le moment du revoir, mais ils ne le supposaient pas d'une émotion si intense. Charlotte montra un fauteuil à M. Rhode et elle s'assit en face de lui, les yeux baissés car il la regardait. Elle était pâlie, maigrie, la fraîcheur de ses dix-sept ans s'était effacée sous le vent des mauvais jours; mais ses traits avaient gardé leur finesse de camée, elle avait toujours ses yeux pleins d'âme et de sincérité, où ses impressions se reflétaient comme les nuages et les étoiles se reflètent dans un lac; elle portait comme autrefois ses cheveux bruns en bandeaux, qui encadraient un front large et pur; sa taille avait gardé l'élégance de jadis, même sous cette pauvre robe noire, bien en harmonie avec le mobilier fané de ce petit bureau. C'étaient aussi des témoins du passé, que ces vieux meubles qu'Adrien reconnaissait : le père de Charlotte se servait de cette ancienne table à écrire et de cet encrier sculpté dans la forêt Noire; la bibliothèque était encore debout, et à côté des vieux livres

de médecine, se voyaient les livres de piété. Sur la cheminée, il retrouvait l'antique pendule du temps de l'Empire, avec ses flambeaux, et les photographies du père et de la mère de Charlotte étaient le seul ornement nouveau qu'il pût remarquer.

Il avait vu cet ensemble d'un coup d'œil, et cette pauvreté, bien accusée, lui donna un secret espoir.

« Charlotte, dit-il enfin d'une voix très émue, Charlotte, qu'il y a longtemps que je ne suis entré ici ! Que de choses se sont passées ! que de vides !

— Oui, dit elle, mon père, ma mère, vos parents... mon mari... tout a disparu... Il me reste mes enfants...

— Et à moi, rien ne me reste. Je suis seul. »

A ce mot, pour la première fois, elle osa lever les yeux sur lui; il lui apparut pâli, changé; la jeunesse avait fui et la maturité sévère l'avait remplacée. Il ne lui déplut pas sous ce nouvel aspect : il avait l'œil pénétrant, il lut sur ce visage connu et chéri une pensée nouvelle qui n'était plus de la méfiance.

« Je suis seul, reprit-il, et vous connaissez, Charlotte, les motifs pour lesquels je n'ai pas uni une autre vie à la mienne. Depuis neuf ans, je n'ai pas changé. Je suis libre... et vous, Charlotte, vous l'êtes redevenue. »

Elle ne répondit pas : elle rassemblait ses forces à l'approche du péril, elle éleva son âme à Dieu :

« Que je fasse votre volonté ! se dit-elle.

— Ai-je besoin de poursuivre ? reprit-il enfin. Autrefois, Charlotte, au temps de notre première jeunesse, quand nous étions si heureux et si unis, vous lisiez dans ma pensée, vous la devinez... lisez encore ! regardez-moi : quel est mon désir et peut-être mon espoir ?... »

Il lui avait pris la main et il la regardait avec une expression extraordinaire de respect et de tendresse :

« Parlez ! Charlotte ! devinez-vous ? consentez-vous ?

— Je crois que je comprends, mais, à mon tour, Adrien, laissez-moi vous adresser une question. Je connais votre sincérité, je sais que, quoi qu'il puisse en advenir, vous me direz la vérité. Adrien, êtes-vous toujours le même ? l'ob-

stacle qui nous a séparés jadis est-il renversé ? Croyez-vous ce que je crois ? êtes-vous chrétien ? »

Il hésita un long moment, et il répondit enfin :

« Je ne vous ai jamais trompée, Charlotte, et quoique vous voir devenir ma femme soit le seul bonheur que j'aie rêvé, je ne vous tromperai pas encore. Non, mes opinions n'ont pas changé et ne changeront pas : l'étude m'a donné des convictions immuables... mais, Charlotte, vous serez libre, je n'essaierai pas de vous rallier à mes opinions, bien qu'à mes yeux l'union des esprits soit une des félicités du mariage, vous, la bien-aimée de ma jeunesse, ma bien-aimée de toujours, je ne tenterai jamais de vous influencer... »

— Adrien, dit-elle d'une voix étouffée, j'ai des enfants, j'ai un fils. Votre exemple et vos paroles exerceraient sur lui la plus funeste influence... Pourriez-vous, dites, pourriez-vous jouer devant mon fils le rôle d'un croyant, éloigner de ses yeux les livres, éloigner de ses oreilles les conversations, éloigner de son intelligence les exemples qui le pervertiraient à mes yeux ? Non, ce déguisement constant de votre pensée ne serait pas possible dans l'intimité de la famille, et l'affection même que vous accorderiez à mes enfants serait un danger... ils se perdraient, et moi-même... »

Elle tomba sur son fauteuil et cacha son visage dans ses mains.

« Charlotte ! dit-il enfin, vous m'aimez et vous me repoussez ! »

— Je le dois ! Adrien, Dieu m'a donné mes enfants à garder ; je ne puis pas exposer leur âme... je souffre de vous refuser, vous, mon ami d'enfance, mon ami fidèle, mais ma conscience blessée ne me laisserait aucun repos... je ne serais pas heureuse, je ne saurais vous rendre heureux... quittons-nous, Adrien, sans colère, sans amertume... je penserai toujours à vous comme à mon ami, je prierai pour vous...

— Vous me refusez ! dit-il avec violence.

— Il le faut !

— Vous méprisez ma longue fidélité, mon inébranlable attachement ?

— Dieu sait que je ne les méprise pas : mais y répondre n'est pas un devoir pour moi, tandis qu'il est de mon devoir d'élever mes enfants pour Dieu.

— Votre Dieu ! ah ! je n'y crois pas ! je n'y croirai jamais ! je le nie, et c'est à cette chimère que vous me sacrifiez !

— C'est trop, dit-elle en se levant, séparons-nous, Adrien. »

Il rejeta sa main qu'il avait ressaisie, et pâle, frémissant de colère, il reprit :

« Vous le voulez donc ! eh bien ! adieu, adieu pour jamais ! »

Il sortit. En traversant le petit jardin, il trouva Anne qui, tenant à la main des violettes et des

crocus, le regarda d'un air innocent et étonné. Il la repoussa, ouvrit la grille, la rejeta derrière lui et s'éloigna d'un pas rapide...

Charlotte pria un instant tout bas, puis, elle reprit ses écritures interrompues ; mais des larmes voilaient ses yeux, elle dut déposer la plume et se remettre à un travail d'aiguille ; la journée se passa ainsi dans une tranquillité apparente, dans l'ordre habituel, quoique le cœur de la pauvre femme fût serré à éclater et que ce n'était qu'à peine et par un effort de sa volonté qu'elle réprimait les sanglots toujours prêts à déborder. Tout était fini maintenant, fini à jamais ; l'obstacle d'autrefois avait grandi, Adrien la quittait avec un cœur plein de rancune et de colère ; elle, qui le connaissait si bien, avait compris combien il était offensé par ce second refus, et la faible lueur qui, depuis son veuvage, avait brillé pour elle, était désormais éteinte pour ne plus se rallumer. Tout était fini.

VI

LE DÉPIT

Il ne versa pas de larmes, il n'eut ni soupirs, ni regrets, et pendant que Charlotte nourrissait une douleur profonde, mais paisible, pendant qu'elle cherchait à mettre Dieu entre sa douleur et son âme, Adrien ne ressentait rien qu'un dépit amer, une espèce de rage d'amour-propre que toutes ses réflexions aigrissaient. Dieu et Charlotte devenaient pour cette âme altière l'objet d'un ressentiment inexprimable. Il ne pardonnait pas à Charlotte de lui avoir préféré Dieu, à Dieu de lui avoir ravi Charlotte, et quoiqu'il soit bien absurde de voir la créature en guerre avec son Créateur, il mit tout en action pour nuire à l'œuvre divine ; cela est possible, en effet, car l'homme peut perdre son âme et celle des autres, qui sont si chères à leur Sauveur.

Il reprit sa vie active et guerroyante, il écrivit même, d'une plume rapide et fiévreuse, une brochure en faveur des revendications italiennes, car on était en 1866 et il était grandement question de l'intervention armée de la France en faveur du Saint-Siège. Il reprit sa vie mondaine : on le vit partout, au théâtre, en visite, dans les dîners et les soirées ; il alla plus assidûment que jamais chez madame Dhainault ; il apporta à Alix des livres, des fleurs, des bonbons ; il la traita, non plus en petite fille, mais comme une sœur aimée, avec un mélange de courtoisie et de familiarité. Alix semblait touchée et flattée de ces attentions, mais son affection clairvoyante ne s'égarait pas, et quelquefois elle disait :

« Monsieur Adrien, vous êtes bien bon pour moi, mais vous êtes triste, et j'ai plus de plaisir à recevoir vos bouquets et vos livres que vous à me les donner. Est-ce vrai ? »

— Je vous dirai cela plus tard. »

Une pensée flottait dans son esprit : cette enfant, qui le devinait si bien, l'aimait sans doute ; il était certain qu'elle n'en aimait pas d'autre, et que, seul, il avait éveillé son attention et son cœur. Elle ne le repousserait pas, elle ! et pourtant, elle était pieuse, elle avait une foi sincère et simple, elle priait, elle allait à la messe, et souvent, il l'avait rencontrée, marchant avec un petit air recueilli et charmant, et portant le gros *Paroissien*, couvert de velours bleu, sur lequel son chiffre éclatait en lettres d'argent. Il l'approuvait comme une sage petite fille, et il sentait que cette âme, peu instruite des difficultés de la vie, n'était pas, elle aussi, pour se raidir contre ses plus chers instincts.

Cette pensée fit du chemin dans son esprit, et certes, l'idée d'humilier et d'affliger Charlotte n'y était pas étrangère.

« Elle verra que je puis être aimé mieux qu'elle ne m'aimait, que je puis aimer encore, et que l'on m'agré, quoiqu'on ne pense pas comme moi. Elle verra ! »

Il venait de déjeuner chez les Dhainault ; Alix lui avait paru plus aimable et, notons-le, plus jolie qu'à l'ordinaire ; elle avait arrangé avec grâce dans un vase du Japon le bouquet de lilas qu'il avait apporté (car on était encore au printemps, il y avait peut-être encore des violettes dans le jardin de Charlotte), elle paraissait heureuse et reposée dans une tranquille confiance ; ses parents et son ami, son univers ! étaient près d'elle, ses naïves pensées n'allaient pas plus loin. Adrien réfléchit encore, puis, soudain, son parti étant pris, il dit à demi voix à M. Dhainault :

« Je voudrais vous dire un mot, à vous seul.

— Venez, mon cher ami. »

Ils entrèrent dans le bureau. M. Dhainault voulut offrir un cigare à son ami, Adrien le refusa, et dit précipitamment d'une voix nerveuse :

« Que diriez-vous, cher ami, si je vous demandais Alix en mariage ? »

M. Dhainault répondit sans hésitation :

« Je dirais que vous réalisez mon rêve. Il n'est pas d'homme à qui je confierais avec plus de sécurité ma chère enfant.

— Mais madame Dhainault ? et Alix ?

— Alix ! je suppose que vous n'en êtes pas très inquiet ; quant à ma femme, nous allons connaître son opinion, mais je n'ai pas très grand-peur : elle a toujours voulu ce que je voulais. Ma femme ! Pauline ! » cria-t-il à haute et intelligible voix.

Elle arriva :

« Ma femme, voilà Adrien qui veut devenir notre gendre, qu'en dis-tu ? »

— J'en suis heureuse, mon ami, et je ne fais qu'une condition, c'est que M. Rhode laisse sa liberté à ma fille pour les idées religieuses.

— Je vous le promets, madame ; nous serons libres tous deux.

— Alix ! cria encore le père d'une voix dont la

sonorité devançait le téléphone. Elle accourut et devint pourpre en voyant les trois personnes qui l'attendaient :

— Veux-tu devenir la femme d'Adrien ? » lui demanda son père, qui aimait les explications brèves et claires.

Elle pâlit, deux larmes parurent dans ses beaux yeux bleus, mais elle dit à haute voix :

« Oui, je consens. Et elle courut se jeter dans les bras de sa mère.

— Elle sera à vous, rendez-la heureuse ; c'est notre joie, notre trésor que nous vous donnons, » dit madame Dhainault, fort émue.

Adrien lui baisa la main, embrassa sa fiancée, et dit d'un ton ferme :

« N'ayez aucune inquiétude, tout ce qu'une affection loyale peut faire, je le ferai pour ma chère Alix. Vous avez confiance, Alix ? »

— Oh ! oui, dit-elle. Il me semble que je ne pouvais pas avoir d'autre mari que vous.

— Bravo ! » dit le père.

Ceci se passait six semaines après la demande d'Adrien à Charlotte. Le carême finissait ; sur la demande d'Adrien, on pressa les préparatifs, et au début du mois de mai (les anciens pensaient que mai était fatal aux mariages), Alix devint madame Adrien Rhode.

Charlotte apprit par sa belle-sœur le mariage, la veille du jour où il devait se conclure, et deux jours après, elle reçut le billet de faire-part qui annonçait qu'Adrien Rhode était irrévocablement uni à Alix Dhainault ; elle était invitée à assister à la bénédiction nuptiale. Il n'avait pas voulu lui éviter le triste cérémonial de cette annonce.

Elle alla à la messe, mais de grand matin, et il est douteux qu'à la messe des épousailles, lorsque l'orgue remplissait l'église des accords de la *Marche nuptiale*, on ait prié mieux et de meilleur cœur pour les époux que Charlotte ne pria dans une humble chapelle, au milieu des pauvres gens et des servantes qui viennent adorer Dieu avant que le jour ne soit commencé.

Dans l'après-dinée, Jenny vint lui faire sa visite hebdomadaire, et elle ne parla que du brillant mariage :

« La mariée était jolie comme un ange, elle avait une robe de satin blanc tout unie, ce qui a l'air fort noble ; son voile était posé à la juive ; elle n'avait pas un bijou, mais beaucoup de fleurs, en guirlande, en bouquet, et elle avait l'air content comme un petit enfant qu'on mène à une fête... Pauvre petite ! elle ne connaît pas la vie.

— Et monsieur Rhode ? demanda Charlotte d'une voix légèrement émue.

— Ah ! lui, il était à la noce sans avoir l'air d'y être... Vous savez, il a une physionomie tout à fait morose... et il était pâle comme sa cravate... Pourtant, quand, après la messe, il l'a emmenée à son bras, cette petite personne, il pa-

raissait content. Ce n'est pas pour nos filles qu'on fera une telle cérémonie...

— Comme, le bon Dieu voudra, dit-elle, et ce mot répondait au fond le plus intime de sa pensée.

VII

MARIÉS

Adrien se conforma à l'usage et il emmena sa petite femme en voyage de noces. Il n'avait pas voulu de la Suisse ni de l'Italie, qu'il avait visitées jadis, alors que d'autres pensées et d'autres espérances vivaient dans son âme : il la conduisit en Belgique, en Hollande et en Angleterre. Alix n'avait d'autres désirs que les siens; les pays où il la conduisait lui semblaient des parcelles détachées de l'Eden. Elle partit avec une douce larme de regret pour son père et sa mère qu'elle n'avait jamais quittés, et en répétant : « Nous ne serons pas long-temps absents et nous ne vous quitterons plus ! » Elle se mit en route avec un élan, une joie qu'elle ne pouvait ni ne voulait déguiser.

Adrien avait reçu à l'autel la main la plus pure et le cœur le plus innocent qui se puissent donner. Dès son enfance, Alix l'avait aimé de préférence, comme elle aurait aimé un grand frère, très bon pour elle; plus tard, dans les visions vagues de l'avenir, jamais elle n'avait pu se voir mariée à un autre qu'à lui; quand, enfin, il l'avait demandée, son cœur d'enfant avait volé à lui; maintenant elle était sa femme, et à l'amour le plus tendre se joignaient dans son âme un abandon et une confiance absolus. La vie s'ouvrait devant ses yeux comme un de ces beaux paysages qu'un radieux soleil éclaire, et que ni brume ni nuage n'obscurcissent; elle en distinguait tous les détails nets et précis : l'intimité profonde, les tendres affections enlacées de plus en plus, les chagrins mêmes adoucis par l'union indicible de l'époux et de l'épouse, et, jusque dans la vieillesse, les délices d'un amour unique et d'une fusion complète de deux âmes l'une dans l'autre.

Le voyage ne détruisit pas les illusions d'Alix; son mari la traitait avec une bonté et une délicatesse qui jouaient l'amour; il était instruit, il avait voyagé, il se plaisait à rendre agréables à sa jeune femme ces premiers jours d'indépendance, et l'agitation du déplacement, la curiosité qu'inspirent des aspects nouveaux empêchèrent les entretiens intimes, où un cœur se déverse dans un cœur. Distraite, amusée, heureuse, elle ne s'en aperçut pas; la simplicité de l'enfance régnait encore en elle, et c'était avec un plaisir infini qu'elle écrivait ses souvenirs de voyage dans un album acheté tout exprès et qu'elle destinait à sa mère; elle y mettait des dessins, des

photographies, des fleurettes séchées, précieux souvenirs des moments enchantés de sa vie.

« Ma chère petite maman, c'est pour vous que j'écris le récit de notre voyage; vous verrez, ainsi que mon père chéri, que votre Alix n'a pas cessé de penser à vous. Vous l'avez rendue si heureuse! je vous dois la vie et vous m'avez mariée à Adrien. Vous comprenez, maman, ce que j'éprouve, puisque vous avez vécu si heureuse avec mon père; vous avez voyagé ensemble et vous avez goûté l'immense plaisir d'être à deux, unis, aimants, se comprenant, au milieu de la foule, au milieu de tous ces voyageurs qui ont l'air si affairé et si rude.

» Nous voici à Liège : c'est une grande ville, placée dans un beau pays, mais pas plus beau que la Lorraine; j'ai vu de superbes églises et la cour du palais des princes-évêques, entourée de profondes arcades que soutiennent des piliers sculptés; j'en ai fait un petit dessin que j'insère ici... Nous avons navigué sur la Meuse, Adrien était à côté de moi, il m'enveloppa dans mon châle parce que le vent se levait; je le laissais faire avec délices. Il m'aime bien, puisqu'il s'occupe de moi, comme vous, maman. Il faisait frais, presque froid, mais quel beau ciel, d'un bleu pâle, où déjà la lune laissait voir son croissant! Je me sentais émue, et m'appuyant sur Adrien, je voulus lui citer des vers, ceux-ci me revinrent à l'esprit :

Le crépuscule au mont prolonge ses adieux;
On voit à l'horizon sa lueur incertaine
Comme les bords flottants d'une robe qui traîne
Balayer lentement le firmament obscur
Où les astres ternis revivent dans l'azur...

» Il ne répondit rien.

» — C'est beau, n'est-ce pas? lui dit-je.

» — Chère enfant, je ne comprends pas la poésie; en fait de vers, je n'aime que ceux de Molière.

» Il n'aime pas les vers! comprenez-vous cela, maman? Je n'en apprendrai plus. Mais peut-on ne pas aimer les vers!

» J'ai réfléchi à ce que m'a dit Adrien, et je crois comprendre. Il a certainement une âme faite pour comprendre la poésie, mais il trouve sans doute que les poètes ne rendent pas bien les sentiments qu'il a dans le cœur; il aime mieux sa voix intérieure que les voix qui chantent au dehors... Je tâcherai de le comprendre et de le satisfaire toujours. »

Anvers.

« Encore de nouvelles villes : j'ai vu Bruxelles, si élégant, si bruyant. Ce que j'aime le mieux dans la ville, c'est le saint Michel qui la protège du haut d'une tour élancée, beau piédestal de l'archange. La cathédrale d'Anvers me ravit; hier, dimanche, j'y ai entendu la messe, mais hélas! toute seule. Ah! mon cher Adrien, pour-

quoi, pourquoi, toi si bon, n'adores-tu pas notre Dieu si grand et si bon? Je ne lui dirai jamais un mot à ce sujet, mais nous prierons tant pour lui, maman et moi, qu'il se laissera gagner.

» Si vous saviez, maman, avec quelle bonté Adrien s'occupe de moi, vous seriez très contente de votre gendre — de votre fils. Il me fait voir les beautés des villes que nous parcourons, doucement, sans fatigue; il m'explique ce que je ne connais pas, il me fait comprendre les tableaux, les monuments historiques, il me les explique et me fait admirer mille choses que sans lui je n'aurais pas vues. Je vais revenir savante, ma petite maman : vous savez la vieille fable : *Je ne suis pas la rose, mais j'ai vécu près d'elle...* Je lirai, je m'instruirai, afin de mieux l'entendre. »

Bruges.

« J'aime Bruges, ses vieilles maisons, ses belles églises, ses monuments si vieux et si calmes; de ce que j'aime surtout, ce sont ses quais bordés de tilleuls, d'où l'on voit les antiques maisons, les hautes toitures qui, depuis des siècles, reçoivent la pluie et le soleil, et les hautes tours où les heures sonnent avec un si gai carillon. Comment de ce sombre beffroi peut-il sortir une si douce musique? nous nous sommes promenés longtemps, d'abord, le long des quais, puis, dans un parc aux portes de la ville, un endroit ravissant de fraîcheur et de belles ombres répandues par ces arbres séculaires. Adrien m'a fait asseoir sur un banc et il s'est mis à me cueillir, dans le gazon, de belles colchiques lilas. J'en colle une dans mon album. Le soir approchait, et au petit campanile d'un couvent voisin, l'Angelus sonna, et cette douce voix me fit souvenir de la maison où vous m'avez placée, alors que vous disiez, mère chérie : Je l'aime trop pour la bien élever.

» Je dis cela à Adrien, il sourit, et je me mis à défilier mes souvenirs d'enfance; j'avais du plaisir à évoquer ce passé qui n'est pas déjà si vieux et à parler de ce qui m'avait intéressée, de ce que j'avais aimé alors. Adrien, je ne sais pourquoi paraissait un peu distrait, un peu triste, et je lui dis enfin :

« — Et vous, chéri, que faisiez-vous au collège et après? Conte-moi votre jeunesse; je voudrais tant savoir tout ce que vous regarde, ami chéri!

» — Ma chère enfant, cela n'a rien de bien intéressant, croyez-moi. J'ai étudié de vieilles chartes, griffonné des livres et des brochures, chassé au chien courant, et c'est tout... »

» Je n'osai pas insister, mais j'étais un peu triste. Je l'ai ennuyé sans doute avec mes racontages de pension... au fait quel plaisir un homme comme lui peut-il prendre à des souvenirs d'enfance, que lui importent la Mère Marie de Jésus et la petite Berthe, et Albertine et Juliette? j'ai peur d'être trop sotte pour lui... oh! maman, que je voudrais être instruite, spirituelle, char-

mante, afin de lui plaire toujours... s'il ne m'aimait plus, je ne pourrais vivre... Maman, vous me direz comment il faudra faire. »

Londres.

« Nous voici donc en Angleterre, mais Londres me déplaît tant qu'Adrien veut m'emmener; nous allons à la campagne pour nous reposer un peu; puis, nous visiterons quelques villes qu'on ne voit guère, Oxford, Cambridge, Canterbury; Adrien assure que rien n'est curieux. Je les verrai volontiers, mais je suis bien contente de me reposer à la campagne, avec Adrien. »

Windsor.

« Nous avons fait une tournée dans les villes universitaires; rien n'est plus charmant, plus poétique (je n'ai pas osé le dire à Adrien qui n'aime pas la poésie), que ces monuments antiques, encadrés dans des arbres superbes et de verts gazons. Il y a tant de paix et de silence qu'on y voudrait vivre... ce qui n'empêche que je serai bien contente de revoir la France... Adrien a beaucoup travaillé dans les bibliothèques, tout en s'excusant de me laisser seule... j'ai une rivale dans son cœur, maman, c'est l'étude, et je crois qu'il me fera bien des infidélités pour elle. Eh bien! soit, lorsqu'il sera aux Archives ou dans son cabinet, je m'occuperai de lui: j'arrangerai la maison, je veillerai au repas, je mettrai en bon ordre ses journaux et ses revues, et puis, je l'attendrai. Oh! que son coup de sonnette me fera plaisir! Oui, je désire rentrer en France, pour prendre possession de ma vie de ménage, de mon petit royaume, et vous revoir, chers parents!

» Nous repartirons après-demain; nous avons visité Eton, où la Tamise coule si majestueuse sous les chênes séculaires, nous avons parcouru la belle forêt de Windsor, et enfin la chapelle. Elle est éblouissante; j'examinais ces armures, ces trophées, ces bannières, ces vitraux étincelants, Adrien n'était pas près de moi: je le rejoignis auprès d'un tombeau sur lequel était une belle statue, représentant une jeune femme avec un petit enfant dans ses bras. Adrien regardait tout absorbé :

» — Qui est-ce? dis-je en lui touchant doucement le bras.

» — C'est la princesse Charlotte, me répondit-il, Charlotte, qui devait être reine d'Angleterre et qui est morte à dix-neuf ans. Charlotte! pauvre Charlotte! » ajouta-t-il avec compassion.

» Il la regarda avec intérêt, cette pauvre jeune femme qui n'a pas régné, mais qui, sans doute, fut bien aimée, et nous sortîmes. Encore une longue promenade demain, et puis, adieu! belle Angleterre, nous partons, le voyage de noces est fini; la douce vie de Nancy va commencer! »

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

AU COUVENT

(SUITE ET FIN)

A l'Infirmier.



Le premier mérite de l'infirmier, à mes yeux, était de me dispenser des leçons d'arithmétique. Mon antipathie grandissait avec l'âge et à douze ans elle était à son comble. J'avais les chiffres en horreur, ils parlaient une langue qui m'était inconnue, et avaient des subtilités de gens malhonnêtes. Je n'étais nullement persuadée d'ailleurs de la nécessité des retenues, et mon système n'amenant que des résultats approximatifs, je m'étonnais de cet entêtement de mes problèmes à ne jamais être justes. J'en conçus de l'aigreur, même contre la bonne mère Sainte-Victoire qui se tuait à m'initier aux mystères des quatre règles. Maintenant, c'est entre ma cuisinière et moi que s'élèvent les difficultés de chiffres, et quand nous luttons à propos de ses comptes, je sens au fond de mon cœur ce levain de révolte que j'ai conservé contre les retenues, les siennes me paraissant dépasser toute mesure.

Un autre avantage, inappréciable pour moi, était que nous pouvions parler tout le jour. Je considérais le silence comme mon ennemi, et je le traitais en conséquence. Nous n'étions que trois, il est vrai, dans chaque chambre, mais nous faisions du bruit comme dix, ce qui faisait compensation.

Nos compagnes venaient nous voir à l'heure de la récréation afin de nous communiquer les devoirs et surtout les nouvelles de la matinée. Berthe avait renversé un encrier sur le cahier de Jeanne; Louise avait su sa leçon, ce qui prenait les proportions d'un événement; les examens seraient présidés par un ecclésiastique, dont la sévérité passait toute mesure; mère Ambroise avait une robe neuve, etc., etc.

Le soir, joies nouvelles; étant peu nombreuses, nous pouvions nous permettre une partie d'oreillers avant de nous endormir.

On se lançait les moelleux projectiles à la tête, jusqu'à ce que les cris étouffés se changeassent en clameurs, et que nous vissions apparaître

sœur Catherine en jupon court et en bonnet tuyauté. Alors, c'était le comble de la joie.

Sœur Catherine, notre idole, grondait toujours, mais sans conviction, et, malgré toutes ses menaces, ne trahissait que rarement nos escapades.

Quand nous l'entendions venir, nous simulions un profond sommeil, abandonnant nos oreillers à leur malheureux sort. C'était un triste spectacle que de voir ces coussins, bossués, déformés, gisant à droite et à gauche dans des attitudes peu convenables pour des oreillers de couvent, qui doivent être toujours bien en ordre et placés symétriquement sous la tête des petites filles sages. Les nôtres ne ressemblaient en rien à ce portrait: l'un tombé à pic sur un angle s'était aplati, comme une meringue manquée; l'autre accroché par son cordon se balançait comme un gros pendu; un troisième passait le bout de son nez sous le lit, et vivait dans une promiscuité fâcheuse avec les bottines. C'était une tohu-bohu inexprimable, un sabbat d'enfer, une dissipation vraiment coupable—du moins, sœur Catherine l'affirmait, tout en rebordant les lits et rendant à chacune son bien.

Un soir, la sœur étant couchée, la partie s'engagea plus ardente que de coutume. Nous courions en costume léger, chacune avec les attributs de son mal: moi un bandeau sur l'œil, comme l'aveugle Fortune; Lucy une compresse au poignet, et Jeanne, je ne sais quel accessoire du même genre.

Au moment où le jeu nous passionnait le plus, quand nous avions oublié l'heure, notre costume, tout, sauf le plaisir de la désobéissance, la porte grinça et nous vîmes apparaître mère Préfète, sa lanterne d'une main, son livre d'heures de l'autre. Il y eut un moment de stupeur, les rires se glacèrent sur nos lèvres entr'ouvertes, et d'un pas de sonnambules, nous regagnâmes nos lits.

Mère Préfète restait à la porte, immobile et comme pétrifiée à la vue d'un si épouvantable spectacle; puis, sans dire un mot, la figure sévère, elle s'éloigna lentement. Sa longue silhouette noire se dessinait dans l'ombre du corridor qu'éclairait imparfaitement la lueur vacillante de sa petite lanterne. Son chapelet faisait entendre un cliquetis mélancolique, notre cœur se remplit d'épouvante. Nous nous attendions à

des reproches, à des punitions : bonnet de nuit en plein jour, ceinture mise par devant, pèlerine à l'envers... rien, le silence et le mépris !

Dix ans après, j'ai su par la chère mère qui nous avait surprises, qu'elle n'avait pas osé dire un mot, dans la crainte d'éclater de rire, tant nous étions drôles avec nos figures consternées et nos bonnets de travers. Alors nous ne savions pas cela, nous redoutions une catastrophe pour le lendemain, et la nuit s'annonçait cruelle. Nous poussions des soupirs à fendre l'âme, appelant l'aurore de tous nos vœux. La vérité m'oblige à dire que deux heures après nous dormions paisiblement, et qu'aucune de nous n'entendit la mère au retour de son adoration venir s'assurer de la soumission des rebelles et fermer notre porte.

Sœur Catherine se montra cruelle dans cette circonstance ; au matin, elle nous accabla de sarcasmes, si bien que nous soupçonnâmes la vérité : c'était elle qui avait fait intervenir l'autorité. Cette découverte jeta du froid dans nos relations, et il ne fallut rien moins que des pralines d'oranger pour cimenter une nouvelle alliance. Il y en avait d'excellentes à l'infirmerie, qui venaient en aide à l'huile de foie de morue et au vin antiscorbutique ; la sœur en usa pour nous corrompre avec plein succès.

Bonne sœur, douces années où le chagrin naissait d'un regard sévère de celles que nous aimions, où toute rancune fondait en présence d'une croquette d'oranger. Hélas ! depuis, combien de duretés tombées sur nos cœurs endoloris, combien de froissements, et pas de pralines au bout !

..... La punition fut cruelle ! Nos moutons durent quitter Bethléem en toute hâte et errer pendant huit jours dans les champs arides qui entouraient la bourgade Sainte, la rumeur publique nous en apporta la nouvelle. Mais ceci demande une explication.

Tous les ans, aux approches de Noël, on faisait une crèche pour les petites classes. Les économies de plusieurs générations avaient concouru à l'embellissement de ce chef-d'œuvre qui était parfait quand je le connus. Mère Amélie avait un talent pour faire des paysages extrêmement tourmentés. Avec de la colle, du gros papier, du sable, du verre cassé, de la mousse et beaucoup de patience, elle élevait les montagnes, nivelait les plaines, mettait des eaux transparentes au fond des gorges sombres, un givre cristallin sur les herbes tremblantes. Il y avait des forêts épaisses, des cimes inaccessibles, pelées, rougeâtres, qu'habitaient le lion et la panthère. Une vallée en pente où croissait une herbe molle et épaisse servait de pâturage à nos moutons et faisait partie de Bethléem qu'entourait une enceinte fortifiée, genre moyen âge. Tout en haut de la bourgade on apercevait l'étable avec sa paille, sa crèche, son bœuf et son âne ; la sainte

Vierge, saint Joseph et l'Enfant Dieu appelant le monde au pardon, les bras tendus vers sa mère. Des bergers paissaient nos moutons et la caravane des rois Mages traversait le troupeau sans amener le moindre trouble. Balthazar venait en premier, la tête ceinte de la couronne à pointes des empereurs bysantins ; Gaspar suivait, ayant dépouillé la pompe des rois, sauf quelques détails empreints d'un luxe vraiment asiatique, tels qu'une robe rouge brodée de perles bleues. Puis venait le roi nègre, le bon Melchior, l'air heureux sur son chameau, ses yeux blancs démesurément ouverts pour ne rien perdre du spectacle nouveau qui s'offrait à ses regards ravis. Il y avait même une étoile arrêtée sur l'étable et que de savantes combinaisons faisaient tenir en l'air ; mais le plumeau de sœur Euphrasie s'étant un jour accroché aux fils de fer qui la maintenaient en équilibre, il y eut un tel bouleversement qu'on supprima l'étoile.

Mais revenons à nos moutons. Il y en avait autant que d'élèves au petit pensionnat, et chacun portait le nom de l'une de nous inscrit sur son dos : on voyait le mouton Marie, le mouton Jeanne, le mouton Clary, le mouton Blanche. Contrairement à ceux que vous connaissez, qui se pressent les uns contre les autres, les têtes baissées comme pour marcher sur un ennemi invisible, les nôtres s'en allaient à la file indienne. Tous les jours, les moutons qui avaient eu le plus de bons points à la classe passaient devant et, le jour de Noël, les premiers arrivés entraient seuls dans l'étable. C'était un grand sujet de joie et d'émulation pour nous, que de voir nos efforts couronnés d'un pareil succès. Nous nous persuadions vraiment que notre sagesse nous rendait dignes d'assister au divin miracle de la Crèche, et que l'Enfant Jésus en venant au monde lirait avec joie notre nom tout près de lui. Mettre nos agneaux en dehors des fortifications, quinze jours avant Noël, c'était nous rendre impossible l'entrée triomphale dans l'étable sainte, et voilà pourquoi nos compagnes accourraient, pendant la récréation, sans qu'il en manquât une seule, afin d'avoir des détails sur la cause d'une si exemplaire exécution. Tels, au lendemain du carnage, les corbeaux décrivent dans les airs des cercles autour des cadavres et s'abattent en noirs bataillons sur les champs ensanglantés.

La cloche qui appelait à l'étude mit fin à notre supplice, nos amies nous délivrèrent de leur odieuse présence et nous restâmes en face du désastre. L'unique pensée était le rachat de nos malheureux moutons, et nous nous demandions à voix basse par quels sacrifices nous arriverions à leur faire rejoindre promptement le troupeau.

Il fut décidé que nous irions d'abord faire amende honorable auprès de mère Préfète, ce qui était terrible, son regard nous ayant terrifiées jusqu'au fond de l'âme. Qui savait l'accueil

qu'elle nous réservait? Second point, nous offrions de nombreux actes de vertu sur notre défaut dominant pour consoler l'Enfant Jésus attristé par notre désobéissance; et si l'on était content de nous, à la fin de la semaine, non seulement nos moutons franchiraient le pont-levis, mais on leur rendrait leur place précédente dans le troupeau, afin d'avoir quelque chance d'entrer à l'étable.

Comme j'étais la plus bavarde, je fus envoyée en députation. Mère Préfète daigna pardonner, mais elle exigea de nombreux sacrifices sur nos penchants mauvais en échange d'une grâce complète. Je rentrai porteuse de ces paroles de paix, et nous nous mimas sur l'heure en devoir de témoigner notre repentir. Lucy fit un cahier où elle écrivit en ronde les titres suivants : *Gourmandise, Colère, Paresse*. Il paraît que son défaut dominant revêtait ces trois formes. Chaque défaut était partagé en deux colonnes : une pour les victoires, l'autre pour les défaites. La petite Jeanne pria son amie de lui faire un cahier semblable, mais avec un titre unique : *Vanité*. Quant à moi, très malade de mon pauvre œil, ne pouvant ni lire, ni écrire, je me fis une conscience.

La conscience était très à la mode chez nous en ce temps-là. On prenait deux cordons que l'on enfilait en les croisant dans de grosses perles, ce qui formait une sorte de chaîne mobile dont les grains se déplaçaient sous l'effort du doigt. Chaque extrémité des cordons restait libre; lorsqu'on remportait une victoire on tirait une perle en haut, lorsqu'on était battu on en tirait une autre en bas; le soir, on établissait la balance et tout était dit.

Les consciences, plus ou moins élégantes suivant l'état de notre bourse, se pendaient à la ceinture dont elles faisaient le plus bel ornement. La mienne était rose, et de fait, je crois que c'est à travers cette couleur que je voyais mes fautes, me sentant une indulgence extrême pour les chutes et trouvant mes victoires glorieuses. Enfin, je promis à Dieu et à mère Préfète de ne pas dire une parole inutile pendant huit jours! Cela peut paraître bien hardi, une telle promesse venant d'une petite fille. Mais le bon Dieu l'a dit : *Paix aux hommes de bonne volonté*, et je suppose que les enfants ont une grande part dans cette miséricordieuse assurance.

Le soir, la gourmande Lucy mangea son potage sans faire la grimace et donna son dessert à sœur Catherine pour qu'on le remit à la petite fille pauvre que nous protégeons, puis elle sortit de table et fit une croix sur son cahier à l'article gourmandise, première colonne. Lucy eut également occasion d'insérer quelque chose à son avoir. Quant à moi, je ne dis pas une parole, ce dont je faillis étouffer, et plusieurs grains remontèrent dans les régions élevées de ma conscience rose.

Au bout de deux jours, sœur Catherine navrée

demanda un adoucissement à notre régime, disant que nous en tomberions malades. Lucy avait supprimé ses desserts, ses goûters et ses impatiences; Jeanne ne se peignait plus sous prétexte de renoncer aux pompes de satan, et moi, j'étais si triste de ne pouvoir parler, que c'était douloureux à voir. La mère refusa de faire grâce, du moins pour le moment, et nous continuâmes à faire des croix sur nos cahiers et des déplacements dans nos consciences.

Or, il arriva, le quatrième jour, que je fus prise d'une si violente envie de bavarder, qu'on n'entendit plus que moi; Lucy impatientée me donna un soufflet, et pendant que la querelle s'envenimait, Jeanne ébaucha une coiffure inédite devant la glace. Le soir nous fûmes très honteuses de cette triple chute, et nous nous promettions de mieux veiller à l'avenir, lorsqu'on nous apprit que les brebis galeuses rentraient au bercail; il n'était que temps.

Je vous ai dit que l'infirmerie était un lieu de délices, et, jusqu'à présent, je ne vous ai entretenues que de ses tribulations. A travers la suite des années, les épreuves d'alors sont devenues mes joies d'aujourd'hui; j'y pense avec tant de plaisir que j'en parle avec ce luxe de détails qui rappelle mes tendances de petite fille, et je n'ai plus une conscience pour m'avertir de l'abus que je fais de ces chers souvenirs.

Eh bien! oui, il y avait des jours ravissants entre tous! Je me rappelle une certaine matinée de printemps, mais de ce printemps qui n'appartient qu'à Paris, où la brise est tiède, où l'air parfumé de je ne sais quels arômes vivants vous fait souffrir à force de vous pénétrer de sa molle langueur. On avait ouvert toute grande ma fenêtre, après avoir enveloppé ma tête d'un long voile destiné à protéger ma vue si faible encore. J'avais toutes les joies des convalescents : ce sentiment exquis des forces qui renaissent, ce bonheur de voir la lumière après de longs jours d'obscurité. Devant moi s'étendait le jardin de M. d'U. ; les acacias et les ormeaux secouaient jusque dans ma chambre leurs branches flexibles et y répandaient cette odeur amère des bois qui me ressuscitait. J'étais faible, assise dans une bergère moelleuse, mes regards indécis se plongeaient dans la verdure. En bas, c'était noir à force d'ombre, des bruits montaient du sol, et je souhaitais qu'un être vivant vint animer ce paysage mystérieux. Un petit oiseau entendit ce vœu de mon cœur et s'établit sur le dossier d'un banc rustique que j'apercevais à travers le feuillage. Il poussa un petit cri d'appel et toute sa jeune famille accourut sur ce nouveau perchoir. C'était des allées, des venues, des conseils de la mère, des audaces des petits; un surtout, le plus jeune de la bande sans doute, à qui un bout de queue manquait encore, ne pouvait maintenir son équilibre qu'au prix des plus grands efforts. Tantôt la tête l'emportait, tantôt ses voisins le houscu-

laient en se moquant de sa faiblesse et il battait de l'aile en poussant un cri désolé. La mère alors parlait pour lui un petit langage qui le consolait, et il frétillait d'aise, tendant son bec pour qu'elle y mit quelque chose.

Il faisait si doux, si pénétrant, que je ne me sentis bientôt plus la force de regarder. Je fermai les yeux et j'écoutai avec délices le froissement des feuilles contre mon mur, le gazouillement des oiseaux, le bruit de leurs ailes en volant de branche en branche et les sons étouffés d'un piano qui me berçaient doucement. Je m'assoupis au milieu de ces murmures. Quand je me réveillai, sœur Catherine avait fermé la fenêtre; du dehors, on n'entendait plus rien, c'était fini...

Vers cette époque Marie Lamey eut une bronchite; nous étions compagnes de classe, et j'obtins qu'on la mit dans ma chambre. On me gâtait; j'étais loin de ma famille, menacée depuis six mois de perdre la vue, il fallait me dédommager de tant de privations. Marie se chargea de me faire oublier les ophtalmies, les visites du médecin, le nitrate d'argent, enfin tous les supplices de ma vie. C'était une grande et grosse fille d'aspect farouche avec son front bas, ses cheveux en broussailles et ses yeux si noirs. Il n'y avait pas de meilleur cœur, ni de plus gai caractère. Notre chambre pendant vingt jours retentit d'un perpétuel éclat de rire, et ma guérison en fut hâtée. Marie chantait outrageusement faux et abusait de ce don pour nous faire entendre des ballades et des complaints. Elle ridiculisait mon oculiste ce qui était une consolation pour moi, louchait, bégayait, le tout à volonté et pour mon plus grand plaisir. Aujourd'hui, c'est une belle madame qui chasse d'un coup de pied élégant sa traîne volumineuse. De son type de Bohémienne elle a conservé la brune pâleur, d'admirables cheveux ondes et des yeux de velours. La vie a jeté un voile de mélancolie sur son visage et un peu d'amertume dans son cœur; parfois on retrouve des traces de sa joyeuse enfance, mais ce ne sont que des éclairs aussitôt disparus.

Nous étudions alors l'histoire du moyen âge, et nous avions la tête pleine de chevalerie. Nos jeux se ressentaient de cette tendance, et notre langage, sous prétexte de vieux français, n'était compréhensible que pour les initiés.

Nous constituâmes notre chambre en tourelle, et le jardin d'en face devint forêt. Marie, ou plutôt Loys, me servait de page. Elle avait fait de sa ceinture rouge un baudrier qui soutenait une règle en guise de dague. Un sac à oranges orné d'une plume en papier frisé constituait une toque très réussie. J'étais dame Irène. Une serviette de toilette me faisait un long voile et ma descente de lit un superbe manteau dont la traîne ne manquait ni de poids ni de majesté. Une seule chose m'attristait: nulle part il n'était dit que les demoiselles eussent un bandeau sur l'œil; le

mien manquait de couleur locale, et je tenais essentiellement à la couleur locale. Marie, pour me consoler, supposa que mon seigneur avait fait une croisade et que les larmes que j'avais répandues en son absence avaient compromis mes yeux.

Il y avait dans notre chambre un vieux fauteuil en paille à haut dossier, parfaitement incommode, dans lequel je m'installais à la fenêtre de la tourelle, attendant le retour du châtelain qui chassait dans ses terres. Sœur Catherine était quelquefois mon aumônier, alors elle me lisait la vie des saints. Le plus souvent elle était ma nourrice et me racontait des histoires pour charmer les longueurs de l'absence.

A quatre heures, le jardin d'en face se remplissait de tumulte et de cris. Loys embouchait aussitôt sa trompe, un modeste mirliton gagné à la loterie, et nous voyions apparaître sous les grands arbres une bande de gamins en récréation qui faisaient à grand renfort de cris et de gambades le tour du clos. Lorsque ce premier besoin de mouvement était apaisé, ils jouaient aux barres ou au cheval fondu. C'était mon seigneur qui revenait de la chasse et je me levais pour marcher à sa rencontre. Loys prenait ma queue et mon missel et nous faisons ainsi deux fois le tour de la chambre pendant que mon chapelain fermait la fenêtre en nous disant: mesdemoiselles, c'est l'heure de goûter. Je m'asseyais alors devant une table dont le luxe répondait à mon état de maison. La vaisselle plate était représentée par ma timbale, une assiette et une écuelle d'étain. L'abondance se changeait en hydromel et ma tablette de chocolat en aileron de paon. Ma nourrice disait le benédicité et Loys me servait à genoux.

Quand il y avait d'autres malades à l'infirmerie, j'obtenais de faire largesse aux pauvres avant de m'asseoir à la table du festin. Ma nourrice prenait la corbeille de pain, Loys les tablettes de chocolat et ma queue dont il ne se séparait jamais, et nous faisons ainsi une entrée triomphale dans les autres chambres. Nous y étions accueillies par de francs éclats de rire et la distribution commençait. Je donnais les croutons à mes amies de cœur, quelques bonnes paroles à chacune, puis je rentrais avec ma suite dans ma chère tourelle où la journée s'achevait par une partie de jeu de l'oie.

Malheureusement, le jour de ma guérison complète approchait. Un matin, la sœur du dortoir vint chercher ma traîne de baronne et mon fameux oreiller, je quittais l'infirmerie! Ce fut un jour cruel: adieu mes plaisirs, adieu mes rêves au chaud soleil de printemps, adieu mon bon Loys; l'arithmétique réclame sa proie, plus de bonheur en ce monde. Je pleurai sur la guimpe de sœur Catherine, et la bonne âme me rendit mes larmes; je pris la dague de mon page, mon missel, et je m'élançai dans l'arène.....

Il y avait quinze ans que je n'avais revu ces chères murailles qui avaient abrité le meilleur de ma vie. Je suis revenue, il y a quelques mois, demander pour ma fille la place que j'occupais jadis dans le cœur de mes mères. On m'a fait visiter le nouveau pensionnat. Hélas ! un boulevard a détruit ma tourelle et les grands arbres voisins.

Hier, je demandais à Jeanne, qu'un gros rhume retenait à l'infirmerie :

« A quoi vous amusez-vous maintenant ? »

— Oh, maman, à un jeu charmant : on nous a donné un croquet de table ; le poteau c'est M. G..., les boules ce sont des personnages célèbres, il y a la boule G..., la boule R..., etc. Les arceux s'appellent l'article 7, le scrutin de liste, la question d'Egypte. Tous les jours ça change, c'est bien drôle.

— Mais, petites malheureuses, avec ces inventions, vous ferez supprimer votre couvent.

— Non, maman, me répondit la fillette, nous sommes autorisées.

O jeunesse ! O poésie !

Un Jour de Fête.

On célébrait la fête de la mère Supérieure le 22 juillet. Ce jour était beau entre tous : nous en parlions trois mois à l'avance et nous y pensions toute l'année.

Il n'était pas besoin de cloche et d'eau bénite pour nous réveiller. Celle qui disait la prière du dortoir n'avait pas la voix enrouée et la parole hésitante des autres matins ; c'était un vrai clairon de combat et, au son de cet organe en trainant, nous désertions nos lits, allant au plus vite achever aux lavabos une toilette sommaire.

On nous faisait grâce de la méditation, pensant, avec justesse, qu'il y aurait dans notre esprit un fâcheux mélange de vertus recommandées et de choux à la crème. Nous allions seulement à la messe, prier pour notre bonne Supérieure qui nous donnait une si belle journée, et cela nous ramenait fatalement à entretenir le ciel de nos petites affaires présentes : y aurait-il des costumes neufs à la comédie ? de quelle couleur serait l'âne ? Car il y avait un âne. L'année de mes seize ans, il y en eut même deux, non point à cause de mes seize ans, mais parce que celui de la période précédente était mort à la peine. Si les pauvres bêtes avaient quelques notions du calendrier Grégorien, ils devaient frémir aux approches de la canicule. Pendant huit heures ils tournaient autour de la grande pelouse, portant tour à tour chacune de nous. Les grandes faisaient quelques mines pour monter, prenaient des poses gracieuses en songeant au cheval de l'avenir, puis, entraînées par la joie

présente, oubliant leurs grâces d'emprunt, redevaient charmantes, et criaient : hue ! les joues rouges de plaisir. Les petites, sans tant de façons, se battaient pour obtenir un tour de faveur, et montaient quelquefois deux ensemble.

C'était dans le grand jardin des cris perçants, des éclats joyeux, des rondes tumultueuses, une dépense de vie auxquels nul ne pouvait résister. excepté les ânes cependant, qui, les oreilles tombantes, l'œil atone, se demandaient l'heure avec tristesse à chaque tour de pelouse.

Dans la journée il y eut sous les grands tilleuls une baraque de Guignol. L'impresario, venu du dehors et à qui l'on avait recommandé sans doute une grande prudence dans le choix de ses pièces, avait eu l'heureuse inspiration, pour nous dégoûter du monde et nous pousser vers la vie religieuse, de nous faire assister aux démêlés d'un couple honnête mais acariâtre. Dans les moments de crise aiguë, le mari jetait le mobilier par les fenêtres et un gendarme recevait l'armoire à glace sur son tricorne. Quand le maître de céans n'avait plus de meubles à immoler, il lançait sa femme dans l'espace, à seule fin de nous dégoûter du mariage.

Mais l'impresario se trompait, les fillettes ne croient pas au mari brutal, elles attendent un prince charmant, elles apprennent l'orthographe pour pouvoir lui écrire sans fautes, et la géographie pour voyager au pays des illusions.

Les procédés sommaires du Guignol n'en eurent pas moins un franc succès, on applaudit à la chute de sa femme, au renforcement du tricorne officiel et tout finit pour le mieux dans le meilleur des couvents.

Jusqu'au goûter, cela allait généralement bien. Mais à partir de quatre heures, lorsqu'on quittait le réfectoire, où l'on avait remplacé la saine nourriture de l'ordinaire par toutes les tentations de la confiserie, avec accompagnement de saucisses chaudes, les cœurs faibles se troublaient, quelques visages prenaient des teintes verdâtres, on s'attristait, s'asseyant à l'écart, puis dans un élan désespéré, on allait à l'infirmerie confier ses déconvenues à une amie discrète.

Que j'en ai vu des jeunes filles...

Ces catastrophes entraient, paraît-il, dans le plan de la fête, car sœur Catherine se tenait tout le jour à son poste, entourée d'eau de menthe et du reste. Elle nous donnait même des conseils empreints d'une certaine connaissance du cœur humain, mais où perçait une prévention fâcheuse contre la saucisse chaude. L'expérience des autres ne profite jamais à la jeunesse, et, tous les ans, on enregistrait de nouvelles victimes. Mais passons sur ces tristes détails.

La journée se terminait invariablement par une comédie dont les acteurs étaient recrutés parmi nous.

En l'an de grâce 1860, j'eus l'honneur de faire partie de la troupe dramatique.

Le grand parloir était transformé pour la circonstance en salle de spectacle. La partie qui figurait la scène était séparée du public par des rideaux. Deux paravents gris figuraient suivant les circonstances : une forêt, un salon du noble faubourg, une échoppe. Les accessoires seuls variaient : pour la forêt, on fixait quelques branches de pin par-ci, par-là. Si c'était un boudoir de marquise, deux fauteuils en damas rouge indiquaient le luxe et la mollesse arrivés à leur dernier perfectionnement. Ce jour-là, le rideau se levait sur une caverne de voleurs. Pour impressionner le public, on retira la lampe qui éclairait la scène, on mit un escabeau qui servait ordinairement aux sœurs dans leurs chasses aux araignées, une table sur trois pieds, et l'illusion fut complète. D'ailleurs, le grand art n'a pas besoin de ruses.

Le public que nous allions captiver pendant deux heures nous était tout acquis. On y voyait au premier rang des abbés, nos supérieures; puis, nos mères avec des lunettes et des mouchoirs de rechange pour les scènes pathétiques, enfin, nos compagnes, tumultueuses, passionnées, bavardes; discutant le mérite des acteurs favoris, augurant plus ou moins bien du talent des débutantes, se faisant rappeler à l'ordre par des : chut ! répétés.

Cette présence de nos maîtresses, ces suffrages ardemment souhaités, tout ce bruit et cette passion débordante nous électrisaient. Pour un instant, nous goûtions cette ivresse du talent qui s'impose même à ceux qui le discutent, et qui fait passer dans leur âme les ardeurs qu'il lui plaît de limiter.

Combien d'entre nous à qui de pareils succès paraîtraient aujourd'hui insignifiants, et pourtant, je le déclare en toute sincérité, j'ai joué souvent la comédie depuis ce jour mémorable ; qui est-ce qui ne la joue pas de temps à autre ! Je n'ai jamais ressenti l'émotion et l'entraînement de cette soirée où, derrière un paravent, je mettais des épingles à mon jupon pour me faire une culotte turque, la seule qu'il nous fût permis de porter en ce temps-là.

Un bérêt et une barbe achevaient ma transformation. Oh ! ma barbe, qu'elle était belle : longue, noire et lustrée, me prenant les oreilles avec des crochets, encadrant mon visage, ma bouche, et s'étalant en ondes brunes sur ma maigre poitrine d'enfant !

J'étais, au point de vue de la beauté, une fille médiocre ; je fis un brigand délicieux, il est vrai que le vice me prêtait ses charmes. De grands yeux, naturellement tristes, et une pâleur extrême allaient on ne peut mieux à mon personnage : ce fut un beau succès !

Je me nommais Jacques, j'étais un jeune voleur mélancolique et je faisais partie d'une bande de misérables qui détenaient un petit en-

fant blond, nommé Benjamin, dont je m'étais fait le protecteur.

Il y a plus de vingt ans de cela, les détails m'échappent ; je sais seulement que l'innocent Benjamin ramenait le coupable Jacques à une plus saine appréciation du bien d'autrui, que toutes nos mères pleuraient, que les bons abbés se mouchaient bruyamment et que nos compagnes se mouraient de douleur.

L'émotion était indescriptible, si bien que je me sentais gagnée par les larmes, et j'allais pleurer pour de bon, lorsque ma barbe se décrocha. J'eus un moment d'angoisse affreuse ; heureusement je pus me dissimuler une seconde et resserrer les crochets qui m'entrèrent sérieusement dans la tête jusqu'à la fin de la représentation ; mais nul ne se douta de mes inquiétudes.

Pendant que j'expliquais l'existence de Dieu à Benjamin, ce qui n'était pas trop mal pour un brigand, mes camarades hurlaient dans la coulisse une chanson bachique. Je me rappelle un couplet ; il révélait une profonde démoralisation :

Vive la treille,
Vive le vin !
Par ma bouteille
Moquons-nous du destin.
Liqueur sans pareille
Buvons sans fin.

Cela se chantait sur l'air de : *Vive Henri IV !* et souvent, aux répétitions, nous avions substitué les paroles historiques à celles de la comédie, nous livrant à des commentaires bizarres sur le chant national de nos rois.

Etre vert-galant ? Qu'est-ce que cela signifiait au juste ? Nous nous perdions en conjectures.

Ah ! petites filles curieuses, êtes-vous bien avancées de le savoir aujourd'hui ? Franchement, moi, je regrette les conjectures.

L'élément gai figurait au programme sous la forme d'une cuisinière effrayée qui emballait son matériel pour le soustraire aux recherches des voleurs. Dans une heureuse improvisation, Louise, qui représentait le cordon bleu, avait dispersé bien avant sur la scène les cuillers à pot, les fers à repasser, des chaussons, de la paille, et je ne sais quoi encore. Elle s'occupait activement de mettre le tout à l'abri dans une grande caisse. Un soulier traînait sur le bord de la scène, soulier immense, invraisemblable ; elle s'en empara. Hélas ! c'était celui de notre aumônier, avec le pied dedans. Louissette n'osait ni le lâcher, ni le mettre dans la caisse de la batterie de cuisine, d'autant que l'abbé aurait suivi. Que faire ? la vie d'artiste a des heures bien pénibles. L'incident n'eut pas de suites, notre confesseur rentra en possession de ce qui lui appartenait, Louise reprit son aplomb tandis que Jacques soupirait et que Benjamin rêvait tout haut, avec accompagnement de harpes.

Enfin, le rideau tomba, et les applaudissements éclatèrent. On nous fit l'honneur d'un

rappel, puis nous rentrâmes dans la vie privée. L'usage était de circuler alors en costume au milieu du public, pour recevoir les baisers de nos mères et des félicitations toutes personnelles.

Cette fois, je fus étonnée de recevoir beaucoup de compliments pour mon jeu, accompagné d'une grimace expressive chaque fois que je présentais mon front aux caresses maternelles. Quand j'arrivai à la vieille mère Marie-des-Anges elle refusa net de m'embrasser.

« Otez votre barbe, » me souffla une âme charitable; je préférerai renoncer à ma récompense et j'allai porter plus loin mon triomphe et ma beauté.

Le lendemain, nous avions la mine longue et le teint brouillé, et, pour comble de malheur, c'était leçon d'arithmétique : mon affaire était claire. On corrigea les devoirs à haute voix, sui-

vant l'usage, puis la mère Sainte-Victoire, prenant son cahier de notes, demanda :

« Louise, combien de problèmes justes ? »

— Zéro, ma Mère.

— Lucy ?

— Zéro, ma Mère.

— Bon, mon petit; bon!

— Et vous Clary ?

— Zéro, ma Mère.

— Bon, mon petit, bon! Que celles qui ont des problèmes justes se lèvent. »

Personne ne bougea, j'étais sauvée! Mère Sainte-Victoire poussa un profond soupir; sans la crainte des conséquences, elle nous aurait maudites. Elle se contenta de supprimer la récréation de midi pendant laquelle nous chahâmes avec acharnement combien 75 est contenu dans 56, les lendemains de comédie.

C. DE LAMIRAUDIE.

EN OMNIBUS



E ne sais si vous êtes comme moi, j'adore l'omnibus. Les gens à équipages ne me comprendront guère, car il est surtout l'ami du Paris qui trotte.

Ah! elles ne se doutent pas, les

belles mondaines, qu'emporte au Bois le fringant huit-ressorts, du rôle que joue dans la vie du modeste piéton cette bonne voiture, toujours exacte au même coin de rue et prête à lui raccourcir la route! Pour moi, ces banquettes grossières ne me font pas peur. J'aime l'omnibus pour lui-même, pour sa physionomie particulière tout à fait humaine. Il est rare que je le quitte sans qu'il m'ait fourni un sujet d'observation ou de songerie. Il est un des pistons par quoi fonctionne une machine comme Paris, un des multiples agents qui concourent à son mouvement et à sa vie. Tout le jour, dans le lourd véhicule, la société défile avec sa diversité de types, chacun le souci au front ou souriant à une espérance, et, pour quiconque se plaît à rêver, une philosophie se dégage de cette gerbe de destins épars qui viennent là se nouer d'un lien léger, se toucher et se confondre une minute dans un même balancement de têtes sous la trépidation des vitres.

Mon Dieu! Pourquoi ne pas le dire? L'omnibus à sa poésie. N'est-il pas un des entrepôts du hasard, et quel plus grand poète que le hasard? Peut-être est-ce quelque drame intime qui vient

s'asseoir à côté de vous. En conduisant toutes ces existences parties de tous les bouts de l'horizon pour se rencontrer à ce point d'intersection banal, il me semble toujours être au milieu de livres fermés dont j'aurais envie de soulever la couverture.

Donc, j'étais monté dans l'omnibus de Grenelle. En face de moi, une femme était assise, un enfant sur ses genoux. Jeune, mais l'air fatigué, elle avait au front une ride précoce. Point de chapeau : une simple natte tordant sur des bandeaux lisses d'assez beaux cheveux noirs; des traits plus fins que n'en ont généralement les filles du peuple. Mais la figure allongée, alanguie par les veilles et portant la trace des souffrances qu'amènent l'abandon et la misère, laissait deviner quelque catastrophe qui, survenue peut-être au moment où elle allait être mère, l'avait fanée avant l'âge.

Pauvre femme! elle était une piètre nourrice. L'enfant ne profitait pas. Oh! non, le pauvre petit! Il vous regardait sérieusement de ses yeux bleu-clair qui faisaient deux taches pâles dans son visage de vieux, et l'interrogation muette de ce regard d'enfant vous causait le trouble d'une énigme profonde. Aux cahots de la voiture, sa tête ballottait sur son cou et ses cocos usés ne battaient pas sur les genoux de sa mère la jolie chamade des autres petits.

Un instant, il parut s'intéresser à la pomme de ma canne; puis il réfléchit sans doute qu'elle

n'en valait pas la peine, et il reprit son air languissant, détaché. Deux ou trois fois la peau tendre de son front se contracta, il fit une lippe et un flet de salive coula de ses gencives. Ses mains, toujours fermées, s'ouvrirent, montrant une malheureuse paume toute ridée et des doigts maigres, et il se mit à les agiter de droite et de gauche, en ces gestes inconscients des enfants pleins d'adorables maladresses, comme pour chercher quelque chose.

Afin de le distraire, sa mère le secoua sur ses genoux et frappa du doigt la serrure de cuivre d'un sac qu'elle tenait à la main. Il s'arrêta net, dépisté de son idée, quand soudain, se ressouvenant, il essaya de crier. Oh! ce vagissement débile d'une petite âme près de s'éteindre, qu'il faisait mal à entendre! Le pauvre petit homme n'avait pas la force d'être méchant. Il se mourait, et son cri, ce cri rageur et volontaire de l'enfant qui demande le sein, semblait chez lui venir de loin et se traîner comme un reproche.

La voisine, une grosse mère à panier, rouge et suante, les brides dénouées et rejetées en arrière, se donnait depuis cinq minutes un mal énorme à calmer le bébé. C'étaient des risettes, des claquements de langue, des gloussements à n'en plus finir, des *bébête qui monte*, toute une musique des lèvres, une incroyable variété d'opérations en pure perte. Le petit se plaignait toujours, ne voulant pas du doigt boudiné qu'on lui offrait, trouvant seulement pour y répondre une note plus aiguë d'impatience.

Alors la jeune femme, avec son sourire triste, ouvrit le sac de cuir. Elle en tira un biberon au fond duquel restait un peu de lait et introduisit le tube de caoutchouc dans la bouche de son enfant. La chétive créature absorba avidement les premières gorgées, tandis que la grosse femme causait.

Ce qu'elle apprit? Mon Dieu! rien de bien extraordinaire ni qu'on ne pût déjà pressentir. Aux arrêts de la voiture, quand le silence surprenait la voix haute de la jeune femme, des mots restés en l'air jalonnaient une simple et lamentable histoire. Elle s'était mariée, voilà deux ans, avec son cousin, un peintre en décoration. Restée orpheline de bonne heure, ils avaient été élevés ensemble. Ses parents, à lui, voulaient lui faire épouser la fille d'un horloger. Mais il la trouvait pimbèche et préférait sa cousine. Son amitié datait de loin, du temps où ils mangeaient à la même tartine. Ils s'étaient toujours promis le mariage. — Son mari gagnait des 8 francs par jour, elle travaillait en journée et dans les commencements tout alla bien. Mais ce métier-là, s'il vous donne de quoi vivre, ne vous fait pas vivre longtemps. Il y a les coliques de plomb qui vous détruisent. Un soir, elle préparait tranquillement le souper, quand on lui ramena son mari se tordant dans un accès de folie furieuse, à le croire tombé du haut-mal, la face

verte, la bouche écumante, comme empoisonné. Il passa trois jours en travers de son lit, à se débattre, et le médecin déclara que le seul remède désormais était de changer de métier. Changer de métier! Hélas! c'était facile à dire. Toutes leurs économies avaient passé dans le loyer, le mobilier, le linge. Ils n'avaient pas de dettes, mais rien devant eux. Les frais de couches allaient arriver. Impossible de perdre six mois d'apprentissage. Son mari eut trois rechutes successives. Depuis longtemps, sans qu'elle s'en doutât, la maladie le minait. La dernière crise l'emporta et deux jours après elle mettait au monde un enfant à moitié mort à qui l'on dut pendant vingt-quatre heures insuffler de l'air pour le faire vivre. Et maintenant qu'allait-il devenir? Le pauvre ange se mourait. Elle était arrivée à son dernier sou. Si encore elle pouvait trouver de l'ouvrage! Mais qui eût pris soin de lui pendant son absence. Une laveuse à côté de chez elle, lui avait bien proposé de le garder deux fois par semaine; elle ne pouvait faire davantage. Aujourd'hui on lui avait indiqué une maison rue Cler. Seulement elle était si lasse, il faisait si chaud avec l'enfant sur les bras, elle avait les jambes si coupées par la fièvre et la faim, qu'elle serait tombée en route, et elle s'était décidée à prendre l'omnibus sur sa dernière pièce de vingt sous. Si on ne lui donnait pas de l'ouvrage là-bas, c'était fini, elle ne résisterait pas longtemps, et lui, il lui faudrait mourir entre ses bras.

A cette pensée son cœur se déchira, et le flot qu'elle refoulait lui remontant à la gorge, une larme roula dans ses yeux.

Pendant ce temps l'enfant se débattait avec son biberon et cherchait à ressaisir le tube qui s'était détaché. La mère le lui redonna bien qu'il fût presque vide et elle le serra violemment contre elle dans un accès d'amère tendresse :

« Ma pauvre cocote! » dit-elle.

La grosse femme s'essuyait le coin de l'œil. Elle s'était détournée pour ne pas voir ça. Tout à coup elle tira de sa poche une bourse usée, et, dans un élan de charité brutale, elle glissa six sous dans la main de la malheureuse. Celle-ci se mordit les lèvres pour étouffer un sanglot. Une dame, à côté, s'était penchée. La grosse femme lui soufflait déjà l'histoire à l'oreille; et, émue sous sa voilette, la jolie Parisienne prit du bout de ses gants une petite pièce blanche dans un porte-monnaie à son chiffre. Bientôt, d'un bout de l'omnibus à l'autre, une curiosité s'éveilla. Dans ces occasions le public montre des délicatesses qu'on ne lui soupçonne pas, il est sensible, généreux. Mais quoi qu'il fasse, il est toujours le public, c'est-à-dire un être à un nombre illimité de paires d'yeux et d'oreilles, un blasé qui a frôlé tant de choses qu'il a la pitié badaude, presque blessante. Il se sent remué, mais il n'est pas fâché, au fond, d'avoir un petit drame qui vient

rompre la monotonie de la journée et dont il pourra conter les détails, le soir, à dîner.

Une pluie de sous afflua dans le sac de cuir. Chaque fois elle disait merci de la tête, mais les larmes l'aveuglaient. Pour la première fois elle ressentait l'atroce humiliation de l'aumône. Et, clouée dans sa stalle, le cœur débordant, elle couvrait son enfant de baisers, car c'était pour lui qu'elle subissait la honte de ce bienfait public.

A la fin, ne pouvant y tenir, elle se leva, souriant et pleurant à la fois, et, n'ayant pas la force de parler, elle prit le bras du petit qui s'é-

tait mis à sucer son pouce en examinant avec attention la casquette du conducteur. Elle l'agita en signe de remerciement et s'enfuit...

Je regardai longtemps la place vide, puis je descendis à mon tour. Tout en marchant, la pensée de cette humble et vulgaire détresse me poursuivait, ce sanglot me résonnait encore aux oreilles, et, songeant à l'extrême simplicité de cette scène émouvante, je me demandais si décidément Dieu n'était pas un plus grand dramaturge que M. Anicet Bourgeois.

LUCIEN GRIVEAU.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

CRÈME ANGLAISE

Mettez dans une terrine six jaunes d'œuf avec cent grammes de sucre en poudre, travaillez avec une cuiller en bois, délayez avec un demi-litre de lait chaud, mettez sur le feu, faites prendre à un feu très doux en évitant l'ébullition lorsque la crème est arrivée à une consistance convenable, passez-la dans une casserole si elle doit être servie chaude, ou dans un vase de porcelaine si elle doit refroidir. Cette crème est très bonne avec un pudding, un gâteau de riz ou de semoule.

On peut l'aromatiser avec du rhum ou de la vanille, ou de la fleur d'oranger.

BOUILLE-A-BASSE DE MÉNAGE.

Le maquereau, le rouget, la vive, la sole, le carrelet, les crabes font au mieux dans une bouille-à-basse.

Coupez le poisson en morceaux, émincez de l'oignon et passez-le au beurre, en évitant qu'il roussisse; rangez tout le poisson dans une casserole large et plate, arrosez-le d'huile d'olives, ajoutez l'oignon, de l'ail, une feuille de laurier, de la tomate, en conserve ou fraîche, du sel, une pincée de safran, quelques tranches de citron, un verre de vin blanc sec, de l'eau froide assez pour que le poisson baigne, et faites cuire pendant un quart d'heure à un feu très vif.

Versez le poisson et son contenu dans un plat creux, ajoutez du persil haché, des croûtons, et servez.

REVUE MUSICALE

REVUE RÉTROSPECTIVE

Le piano de Meyerbeer. — Un concert tragi-comique en Province.



COMMENT faire un compte rendu quand depuis un mois vous êtes clouée au gîte par la maladie?

Voilà la question qui se dresse devant nous. Comme il serait peut-être un peu long d'attendre la réponse de toutes nos bienveillantes lectrices, il ne nous reste qu'à la faire nous-même, et la voici :

Puisque notre oreille n'a rien entendu, puisque

nos yeux n'ont rien pu lire des œuvres nouvelles parues en janvier, remettons-en l'analyse, — s'il en est qui le méritent, — et puisons dans nos souvenirs quelque anecdote musicale qui puisse intéresser en amusant.

En voici une dont nous avons entendu le récit cet automne, et qui a beaucoup égayé une de ces réunions intimes qui donnent tant de charme aux dernières soirées de la villégiature. M. Charles V... ne nous en voudra pas de lui céder sinon la plume du moins la parole.

L'éminent musicien débuta ainsi :

« En 185... je venais d'obtenir le premier prix de piano au Conservatoire de T..., ma ville na-

tale. Ma famille, redoutant pour moi les premiers pas d'un jeune homme de province au milieu du tourbillon parisien, avait sagement pensé qu'une première étape aux environs de la Capitale me serait une école préparatoire à cette vie d'agitation et de mouvement, dans laquelle devait me lancer la continuation de mes études musicales. Mes parents, peu fortunés, ne trouveraient rien de mieux que de m'adresser à notre cousin, riche propriétaire d'Amiens, qui depuis longtemps s'était mis à leur disposition pour me présenter à plusieurs sommités du monde artistique.

» Homme de goût et de talent, mon cousin adorait la musique et protégeait les artistes, les aidant même de sa bourse comme de son influence, dès qu'il croyait voir en eux des facultés sérieuses d'avenir.

» Cette influence, il la devait à ses nombreuses relations avec les célébrités musicales, que sa position, hiérarchiquement élevée, comme membre de la Société philharmonique de la ville, mettait sans cesse en contact avec lui.

» La patrie de Gresset a toujours été une localité où les arts, la musique surtout, furent fort en honneur. Les grands artistes ne dédaignent pas de s'y arrêter, sachant que le dilettantisme des habitants est à la hauteur de leur mérite.

» En arrivant chez mon aimable Mécène, je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir quel avantage il y aurait pour moi à être guidé par lui en toutes choses.

» Quelques jours après mon installation provisoire, il organisa plusieurs soirées, dans le but de me faire entendre, et je pus ne convaincre que ses réceptions, très recherchées, étaient suivies par tout ce qu'il y avait de mieux comme intelligence et comme talent dans le pays.

» Pendant un mois que dura mon séjour dans cette hospitalière famille, il y eut deux concerts importants dans la jolie salle du théâtre, où j'entendis plusieurs virtuoses de Paris.

» Il me tardait de me mettre au travail. Déjà mon cousin m'avait conduit dans la cité des merveilles, où pendant les quelques jours que nous y passâmes, il m'avait présenté à Meyerbeer et à Félicien David.

» C'est là que mon entrée à l'École Impériale de Musique fut arrêtée. Meyerbeer, qui habitait la rue Duphot, dans une maison qui ressemblait à un hôtel des plus modestes, m'engagea à le venir voir, avec un ton de bienveillance qui me charma complètement et augmenta encore mon admiration pour lui.

» Je m'étais toujours imaginé que les hommes de génie devaient habiter des palais!

» Quand je vis cette simplicité, pour ne pas dire moins, — j'eus besoin de penser aux *Huguenots*, à *Robert-le-Diable*, au *Prophète* et à tous les chefs-d'œuvre de ce maître, pour le mainte-

nir sur le piédestal qu'il occupait dans ma pensée.

» Pour arriver à son cabinet de travail, on traversait une énorme pièce qui devait être un salon; mais mon Dieu! que c'était terne, triste et glacial!

» Dans le cabinet du maître une seule chose me frappa, non par son luxe, — car sous ce rapport, on retrouvait la même teinte grise et froide que dans la première pièce — mais par son étrangeté. C'était son piano. Qu'on s'imagine un de ces anciens pianos, — improprement nommés carrés, car ils étaient très longs, — mais plus haut sur ses pieds et dont le dessus, formant table, laissait voir en dessous un grand vide où se trouvait le clavier.

» De cette façon, les mains étaient invisibles et es promenaient sur les touches, comme dans une caisse ouverte sur le côté.

» Devant l'instrument, et paraissant rivé au sol, était un siège d'une forme singulière, du même acajou foncé que le piano, mat et sans placage. C'était une sorte de cheval de la forme la plus rudimentaire et comme taillé à coups de serpe. La forme du dos et des flancs bien arrondie et proportionnée, pouvait d'ailleurs aussi bien faire rêver d'un mouton, dont il avait la hauteur, que du cheval dont l'usage auquel il était destiné, justifiait seul le nom!

» C'était là que Meyerbeer écrivait quand il composait à Paris. C'était là qu'il accompagnait les artistes qui venaient se faire entendre au maître. Rien n'était curieux comme de lui voir enfourcher ce pégase immobile dont la taille minuscule lui permettait de se mettre en selle sans lever à peine la jambe.

» Cette petite digression sur ce célèbre compositeur m'a éloigné de mon sujet. J'arrive au fait.

» Après m'avoir installé au Conservatoire, mon cousin reprit le chemin de la cité Amiénoise, non sans me laisser force conseils et recommandations des plus paternels.

» Environ deux mois après, je recevais de lui une lettre ainsi conçue :

« Mon cher Charles,

» Un pauvre diable de père de famille vient de se casser la jambe et sa trop nombreuse progéniture va se trouver dans la misère.

» Des âmes charitables ont de suite fait des souscriptions; d'autres veulent organiser des concerts à Amiens, Doullens et Montdidier. On me demande un pianiste et j'ai pensé à toi, qui, ayant été déjà fort apprécié ici, prendra l'éclat d'une étoile pour les habitants de nos deux sous-préfectures.

» J'écris un mot à Moreau-Cinti, qui te donnera huit jours de congé. Je le connais : il ne trouvera pas que c'est trop pour une bonne œuvre.

» Parti le lendemain matin, je dinai le même soir dans ma famille d'adoption.

» Tout était préparé pour le premier concert qui avait lieu deux jours après, dans les vastes salons de M. H..., facteur de pianos. Il fut très productif et des plus brillants.

» Il s'agissait, après un jour de repos, de se transporter à Doullens, puis à Montdidier, où on avait écrit d'avance aux sociétés philharmoniques, avec lesquelles tous les arrangements avaient été pris et les conditions réglées. Des amateurs de ces localités s'étaient offerts pour concourir à cette bonne œuvre, les uns comme chanteurs, d'autres comme instrumentistes.

» Nous partîmes par un gai soleil de mai. Mon parent, qui n'était plus un jeune homme, avait décliné l'honneur de se joindre à cette bande d'écervelés. Mais il avait mis sa voiture à notre disposition. Deux autres véhicules, dont l'un contenait les instruments et les malles, venaient à la suite.

» Ce qui m'égayait le plus pendant ce trajet, ce fut de voir les femmes de la Picardie travaillant aux champs avec leurs hommes, dans un accoutrement que je ne recommanderai pas à nos jeunes villageoises !

» Elles abritaient leurs visages hâlés sous de grands chapeaux pareils à ceux de leurs compagnons. D'autres avaient le chef orné du classique bonnet de coton, ce *casque-à-mèche* qui de temps immémorial est l'emblème de la *conjugalité* pauvre mais honnête !

» On ne saurait imaginer rien de plus comique que cet objet pointu s'élevant sur le crâne de la plus belle moitié du genre humain, et sa blancheur accentuant mieux encore les tons de brique de tous ces visages d'un sexe douteux ! Mais ce qui vint mettre le comble à mon hilarité, c'est que beaucoup de ces matrones tenaient entre les dents une pipe... une vraie pipe en terre, courte et *culottée*, — pardonnez-moi ce détail, — elle en était noire !... Et les bouffées de fumées montaient lentes et bleuâtres, sans paraître se douter de leur étrange origine !

» Il avait été décidé que nous commencerions nos exploits par Montdidier, de deux lieues plus éloignée d'Amiens, que la ville où se dresse la sombre forteresse.

» A notre arrivée, on nous indiqua l'hôtel où nous étions attendus. Notre entrée en ville fut d'un effet saisissant. En voyant le nombre prodigieux de marchandes de bonnets de coton qui se précipitaient sur leurs portes, le mystère des *casques-à-mèche* de la route me fut à moitié révélé : c'était un des produits du pays !

» Voilà un public, dis-je à part moi, qui me semble tout à fait créé pour comprendre les jouissances intellectuelles que nous venons lui prodiguer !

» Enfin, le soir tout était prêt, et nous nous rendions à la salle des concerts, où la société philharmonique, au grand complet, était déjà sous les armes.

» Le *foyer des artistes*... une grande pièce dont le billard avait été démonté, ne permettait accès à l'estrade qu'au moyen d'une ascension que l'on devait exécuter en escaladant plusieurs bancs placés en gradin. Arrivé au dernier banc, le nez se trouvait collé sur une draperie rouge qui, servant de toile de fond à l'estrade, devait, aux lumières de la salle, produire un effet renversant. Je pus me convaincre que deux pièces de cotonnade n'avaient pu suffire à l'ingénieuse confection de cette cloison éphémère. Une fois là, il fallait entrer en scène ou redescendre, car ce n'était pas chose facile que de se maintenir en équilibre sur un banc qui n'avait pas six pouces de largeur. Mon rêve était de voir la salle. Je parvins à satisfaire ma curiosité. Profitant d'un moment où le courant d'air agitant la cotonnade en faisait entr'ouvrir les lés, je m'élançai sur le gradin. On allait commencer. La salle était bondée de dames. Non, je n'oublierai jamais l'impression que ce bon public fit sur moi ! Je ne puis y penser sans que la gaieté folle où il me jeta ne me reprenne.

» Ah ! mesdames, vous ne ruinerez pas vos maris, si vous alliez chercher vos modes dans ce pays de la laine et de la volaille, du lin et du coton. J'ai vu là des chapeaux de 1830, enveloppant de larges et rubicondes faces de quarante ans ; des châles en thibet, grands comme une serviette, dissimulant des poitrines d'un mètre de largeur. J'ai vu, enfin, des jambes dont la cheville épaisse et solide eût pu porter le corps d'un éléphant sans fléchir ! Le pied, à l'avenant, chaussé d'un bas bien blanc, faisait ressortir un modeste soulier à la russe des mieux cirés. Eh bien ! tout ce public avait quelque chose de si bon, de si honnête dans son air, que je n'en ai jamais retrouvé qui me soit aussi sympathique.

» Le concert commença. Je demandai à quel moment je devais paraître. « Immédiatement avant la *chansonnette*, » me fut-il répondu. La chansonnette était le dernier numéro de la première partie et c'était un artiste du cru qui devait la dire. Le violon et la chanteuse, une demoiselle de l'endroit, défilèrent sans encombre. Elle avait une jolie voix, cette jeune fille ; mais, mon Dieu ! qu'elle était émue ! Elle chantait la romance de *Guillaume Tell*, et ne s'en tirait pas mal, en vérité, quand, arrivée au point d'orgue de la fin, elle fait la gamme ascendante et reste perchée en l'air sur le si bémol, ne se souvenant plus comment ça finit ! Comprenant son anxiété, j'aurais bien voulu pouvoir lui souffler ; mais comment faire ? De son côté, la mémoire ne lui revenant pas et ne sachant comment redescendre de ce malheureux si bémol où elle se tenait cramponnée jusqu'à extinction, une inspiration sublime lui vient : elle recommence son trait et cette fois l'achève victorieusement. Dans la salle, personne ne s'en douta jamais... et son si bémol interminable fut applaudi comme un tour de force.

» Mon tour arriva. Je me précipitai à l'assaut

des bancs au premier signal. Mais soit le manque d'habitude pour cet exercice, soit erreur dans l'arrangement du programme, — car il n'y avait que celui, fait à la main, que possédait l'organisateur, — quand j'arrivai à la draperie rouge, je vis en l'entr'ouvrant qu'un autre m'avait devancé. C'était le comique, et il le fut plus qu'il n'avait pu l'espérer!

» Après sa révérence au public le comique débata ainsi :

« — Je suis enrhumé du cer... (*Il éternue.*)

» — Pas à vous! c'est pas à vous! — lui lance tout à coup par derrière un camarade qui s'était glissé entre deux draperies et qui, comme moi sans doute, n'avait pu escalader les bancs assez vite.

» Le chanteur étonné d'entendre parler derrière son dos se retourne, ne voit rien et, ne comprenant pas, recommence :

« — Je suis enrhumé du cer... (*Autre éternuement.*) Au même instant, reparait dans la cotonnade rouge le camarade, qui d'un air désespéré lui crie, en le tirant par la basque de son habit : « Mais ce n'est pas votre tour... c'est au pianiste... » Alors le comique impatienté fait un mouvement d'épaules, sans même se retourner, comme pour dire : vous m'ennuyez, et reprenant, parvint à achever son vers :

« — Je suis enrhumé du cerveau... (*Troisième éternuement.*) Après quoi il tire son mouchoir, se mouche gravement, salue profondément et... se retire!

» De fous rires, de joyeux applaudissements et aussi des quolibets accueillent cette sortie. « Tiens! fait une voix, ce monsieur vient nous dire qu'il est enrhumé, qu'est-ce que ça peut nous faire! »

» Quant à moi, je déclare que je ne me présenterai pas au public dans un moment aussi folichon, et l'on décide que l'orchestre va exécuter une symphonie pour rétablir le calme.

» Fatigué d'être enfermé dans le foyer des artistes, je vais, sous prétexte de prendre l'air, me poster à l'entrée de la salle, afin de logner un peu les belles dames. Mais la symphonie me donne des distractions... J'écoute!... O candeur primitive des robustes oreilles montidiaines! Cette symphonie, je la reconnais!... c'était un quadrille de Musard! Pour le coup, je n'y tins plus et je donnai le signal de si formidables braves, que l'assistance entière, croyant que c'était très beau, y répondit avec enthousiasme.

» Mais nous voici au bouquet. Les symphonistes, peu habitués à un tel succès, se piquant d'honneur et se sentant électrisés, attaquèrent la quatrième figure avec une ardeur que le chef d'orchestre fut impuissant à maîtriser. La contrebasse imitait l'ouragan, les chanterelles grinçaient avec *furia*, le trombone haletait et le cornet à pistons jouait trois quarts de ton trop haut... quand tout à coup, sous l'étreinte de

tant de trépидations, sous la pression de tant de forces en mouvement, un craquement suivi d'un bruit effroyable se fit entendre!... Au même instant je vis les draperies s'agiter, s'entr'ouvrir et... orchestre, estrade, musiciens, tout! s'abîmer et disparaître comme dans un gouffre!

» Un bouleversement indescriptible s'ensuivit. Toutes les dames se précipitèrent vers la sortie... J'eus le bonheur d'en recevoir une dans mes bras, qui pesait bien ses cent kilos! — c'était justement le *thibet* que j'avais remarqué... Je la porte, ou plutôt je la traîne au dehors, en la rassurant de mon mieux. Une fois remise de son effroi et la voyant entourée, je cours aux renseignements du côté du foyer.

» Là, l'émotion était à son comble. Je m'avance vers les gradins éphémères... Hélas! ils s'étaient évanouis et un grand jour béant, en-dessous de la non moins éphémère cloison de cotonnade, laissait voir un chaos inénarrable!

» A travers des planches, des caisses, des lambeaux d'étoffe, des chaises renversées, les musiciens, dont aucun n'était blessé — bien que plusieurs aient été tirés de là les jambes en l'air, d'autres... le nez au fond d'une caisse, — les musiciens cherchaient tous quelque chose au milieu de ces décombres! C'était un violon fêlé, une clarinette sans son embouchure, des cuivres écrasés, des archets introuvables, qui arrachaient de sours gémissements à leurs piteux propriétaires.

» Voici ce qui était arrivé :

» L'estrade, préparée à la hâte, avait été construite au moyen de caisses à savon, prêtées par l'épicier, et, agissant un peu trop élémentairement, on s'était contenté de placer des planches en travers, pensant, à tort, que la quantité d'aunes de toile verte dont elles étaient recouvertes, suffirait à consolider le tout. Peu à peu les planches s'étaient écartées, déplacées, sous l'action de l'enthousiasme, ne trouvant pas le moindre clou de résistance. Quant à la toile perfide, elle n'avait fait qu'entretenir l'illusion jusqu'à la catastrophe finale!

» Le bon public rassuré fit comme nous : il en rit beaucoup et se consola tout à fait, quand il sut que dès le lendemain la séance serait reprise.

La narration de M. Ch. V., souvent interrompue par les joyeux éclats de rire de ses auditeurs, était terminée. Mais elle avait mis le salon en belle humeur et les jeunes filles réclamèrent une sauterie à laquelle tout le monde prit part, pour bien terminer la soirée.

Réponse à l'énigme musicale : l'empereur grec Constantin Copronyme envoya en 755 un orgue en présent à Pépin, roi de France, et en 812 on en construisit un à Aix-la-Chapelle pour Charlemagne.

MARIE LASSAVER.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE



A CHÈRE FLORENCE,

La médecine est vengée de mes sarcasmes du mois dernier, Florence; j'ai un rhume de cerveau!

Existe-t-il au monde une chose plus agaçante, plus absorbante, plus capable de fausser votre caractère, que ce malheureux coriza dont les victimes n'inspirent aucune pitié? Si j'étais homme et désireux de me marier, je ne voudrais arrêter mon choix qu'après une épreuve de ce genre sur la jeune fille qu'on me présenterait. La femme capable de résister à l'humiliation de cette infirmité et aux désagréments qu'elle entraîne est susceptible de tous les héroïsmes; un caractère qui se possède pendant cette période larmoyante indique une vertu éprouvée. Avis à vous, mesdemoiselles: éternuez de bonne grâce, et mouchez-vous avec résignation.

Sérieusement, c'est dans les petites choses qu'on découvre la vérité, qu'il s'agisse d'éducation, de principes, de caractère ou de n'importe quoi. Nous supportons courageusement une grande fatigue, une lourde épreuve. La maladie, la ruine frappent à notre porte, nous les recevons debout; mais un déjeuner brûlé, une robe est manquée, un fâcheux nous dérange, voilà une mine qui s'allonge, des sourcils qui se contractent, les mouvements deviennent brusques. Gare! l'orage n'est pas loin.

Pourquoi ce manque d'équilibre dans les forces de la volonté? Faut-il s'en prendre à la paresse de notre vertu qui a besoin d'un choc pour sortir de sa torpeur; à notre orgueil qui ne veut se mesurer qu'avec un ennemi digne de lui?... je m'embrouille, ma chérie; aie pitié de moi puisque tu en sais assez pour me plaindre et m'excuser.

Je t'ai parlé de jeunes gens et de mariage, tout à l'heure; tu n'en seras pas quitte à si bon compte, et pour m'éclaircir les idées, je veux t'entretenir de certains usages que des mères alarmées se plaignent de voir tomber en désuétude.

Il ne s'agit, pour le moment, que de devoirs de politesse, et je serais heureuse que mon appréciation se rencontrât avec la tienne. Tu sais mieux que personne, toi si ponctuelle, si scrupuleuse et si large à la fois dans ce que tu donnes au prochain de ton temps et de ton amabilité, qu'une femme n'a pas le droit de garder pour elle les dons de son esprit ou de son cœur.

Or, manquer à un devoir de politesse, c'est presque toujours manquer à un devoir de respect ou d'affection. Enfin, pour aboutir, car si je continue à te parler par énigme tu vas croire qu'il s'agit de renverser le Gouvernement, on m'écrit qu'il est question dans certaines villes de Province, qui se disent grandes, de ne plus faire de visites de nocés, parce que *ce n'est plus la mode*. La mode! quel soliveau pour ceux qui veulent faire des sottises avec une apparence de raison! Que je voudrais donc voir renoncer à cet argument ceux qui s'en servent pour couvrir leurs erreurs volontaires ou non! Un monsieur qui ne veut pas se gêner ôte ses gants en entrant au bal: c'est un élégant, un *gommeux*, un échantillon du plus pur *gratin*; vite, tous les autres messieurs ôtent leurs gants au moment précis où ils s'inclinent devant la maîtresse de maison, ni avant ni après, cela est d'importance. Seulement, après s'être entendus sur le principe, les hommes en ont discuté l'application et une école dissidente s'est formée, qui menace d'être la plus nombreuse; c'est ainsi qu'au lieu de fourrer les dits gans dans l'ouverture du gilet, en ayant soin d'en laisser paraître le plus possible, les danseurs bien appris les jettent, pour la plupart, dans leur gibus complaisant... J'en passe et des meilleurs.

Enfants qui vous épousez, vous devez un peu de votre jeune bonheur à votre famille, à vos amis, à vos simples relations... N'entrez pas dans la vie par la porte de l'égoïsme, assez de chemins vous y conduiront plus tard. Pensez, en partant pour ces fameuses visites qui vous ennuiant tant, qu'un jour vous serez grand'mère, grand'tante, amie sérieuse et fidèle, et que la jeunesse d'alors que vous aimerez et que vous protégerez, apportera dans votre vieux logis un rayon de bonheur qui vous réchauffera, si vous n'avez pas négligé ce devoir quand c'était votre tour; car, vous le savez, on vous traitera comme vous aurez traité les autres, en ce bas monde... et dans l'autre aussi.

Ainsi, c'est convenu: vous ferez vos visites de nocés comme un bon petit ménage qui n'a pas envie de se singulariser, comme le comte et la comtesse de R***, que j'ai rencontrés hier dans un escalier ami: elle, souriante et enfoncée jusqu'au nez dans des fourrures qui lui donnaient un petit air russe fort coquet; lui, très pénétré de ses responsabilités de chef de famille, très digne en me saluant, très aimable pour la Russie, au tournant du palier, si la glace qui me faisait vis-à-vis a dit vrai.

« J'ai encore trois cent cinquante-sept visites à faire, » entendais-je exclamer auprès de moi la jeune femme d'un *agent de change*, mariée depuis trois mois; « heureusement les affaires ne vont pas, » ajoutait-elle avec un fin sourire, « et cela permet à mon mari de me donner tous les jours une heure pour accomplir notre tâche. »

Voilà donc au moins deux ménages d'un monde où l'on sait ce qu'il faut faire, qui ne se sont pas crus dispensés de visiter, au commencement de leur mariage, leurs amis et connaissances; j'espère que celui qui me demande avis, sera le troisième sans compter les autres.

Mais ce n'est pas tout : encore un conseil à donner, Florence, absolument comme si j'étais un code de savoir-vivre : doit-on prendre pour demoiselle d'honneur et faire quêter à la messe sa sœur ou son amie la plus intime? Ah! que c'est grave! — Moi, je ferais comme Salomon de juste mémoire, non pas en partageant les jeunes filles, mais en demandant une seconde bourse à M. le curé, ce dont les pauvres n'auraient pas à se plaindre, et en choisissant un second garçon d'honneur parmi les petits jeunes gens, si fiers de remplir ce rôle important, et ainsi tout le monde y trouverait son compte. J'ai assisté cet été à un mariage où il y avait quatre couples d'honneur; cela donne une certaine latitude aux âmes timorées, et je te déclare que je n'ai jamais vu plus joli cortège nuptial. Devant les mariés marchaient le frère et la sœur de la jeune femme, deux babies qui tenaient à pleins bras des bouquets blancs plus gros que leurs chapeaux, ce qui n'est pas peu dire; derrière les mariés, les quatre couples en question : deux jeunes filles toutes roses, les deux autres roses et grenat. Puis venaient les gens sérieux qui souriaient à cette jeunesse joyeuse et recueillie tout à la fois, versant une larme et ébauchant un sourire. N'était-ce pas l'image de cette vie qui s'ouvrait devant elle, pauvre petite jeunesse avec tant d'illusions, une si ardente soif de bonheur et une confiance si absolue dans un avenir incertain!

Nous sommes pour le moment débarrassés des inondations. Chacun s'en est préoccupé cet hiver, les uns pour faire de la statistique, les autres pour grelotter dans leurs taudis humides. Les badauds se pressaient sur les ponts, disputaient entr'eux sur les chances de diminution de la crue, sur le danger de ceci, l'inefficacité de cela : le désastre des uns servait à la distraction

des autres. N'en est-il pas ainsi de toutes choses?

Mais si nos caves sont enfin séchées, le ciel reste sombre. Figure-toi que je viens d'allumer ma lampe, et il est deux heures! Rien n'est fait pour attrister comme cette absence de lumière naturelle. Oh! les bons rayons de soleil chauds et vivifiants, dans lesquels dansent des millions d'atomes diaprés; soleil qui colore les fleurs et leur donne de doux parfums, qui fait chanter les oiseaux, rire les enfants; qui réchauffe les vieillards et console les malheureux; soleil d'avril qui enivre comme un vin généreux; soleil de mai tout ruisselant d'or; soleil de juillet si terrible dans ses ardeurs qu'on ne le regarde qu'à travers le feuillage, comme un dieu que l'on aime et que l'on redoute. Vieux soleil d'Apollon au char enflammé, soleil d'Austerlitz aux rayons triomphants, où êtes-vous cachés, que nous vous voyions enfin!

Mon apostrophe est vaine, Florence, et pour aujourd'hui, il faut se contenter d'huile dans ma lampe et de bois à mon feu. C'est facile à dire, du feu : le vent d'hier a décoiffé ma cheminée et j'attends le fumiste avec impatience. Le voici : un Savoyard plus noir que le temps, plus incompréhensible que les antithèses de Victor Hugo. Il entre dans la gaine jusqu'à mi-corps, grimpe sur le toit, rajuste les tuyaux; c'est fait, mon feu flambe. Je paye et je reçois, en échange de ma monnaie, une carte sur bristol de mon libérateur : *Louis Sabayou, ingénieur caminologiste*, 2, rue ***. — Oh, Florence, *caminologiste*! ça fait rêver. Moi qui l'appelais ramoneur dans l'intimité!

Encore une mort violente à enregistrer : celle de Sarah Bernhardt dans *Fédora*. Depuis le célèbre empoisonnement de madame Croisette, qui l'a fort engraisée du reste, à combien de scènes révoltantes et dramatiques de ce genre n'avons-nous pas assisté? Il est bien certain que le suicide est contagieux, et nous aurons à enregistrer encore plus d'une victime avant que cette sorte d'épidémie se soit apaisée.

Mais, en voilà assez; c'est même plus que tu n'en mérites, vilaine paresseuse, qui ne réponds jamais. Si je n'étais pas très bonne, je me fâcherais net contre ton silence; mais je suis trop bonne quand il s'agit de toi et de mon intérêt.

N'abuse pas de cet aveu et reçois mes tendresses quand même. JEANNE.

Pour copie conforme,
DE LAMIRAUDIE.

MOSAÏQUE

On laisse la foi aux faibles, et on ne voit pas que ce sont surtout les forts qui en ont besoin : plus il y a de puissance, plus il y a besoin de point d'appui.
M^{me} Swetchine.

L'homme le plus digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu.
Fénelon.

ÉNIGME

—
 Emule de l'Abencérage,
 Ma devise est : terrible et doux !
 Mon labeur plait ; on craint mes coups,
 Car j'ai deux genres de courage.
 Lecteurs, vous me connaissez tous :
 Iris jalouse mon corsage,
 Et d'éclairer j'ai l'avantage,
 Je vole et ne suis point volage. [roux.
 Je tire... et sur quoi donc ou sur qui? sur le

ANAGRAMME

—
 Reconnaissez en moi le père de l'Histoire :
 Ce surnom n'est-il pas un beau titre de gloire?
 De ma véracité si l'on s'est défié,
 Aujourd'hui sur maints points je suis justifié.
 Transformé, je deviens une vierge martyre,
 Dont les faits tenteraient plus d'une sainte lyre :
 Elle a changé soudain, par un envoi des Cieux,
 Un esprit hésitant en chrétien généreux.
 Si vous me renversez, également rayonne
 Mon émule, au front ceint de la même couronne :
 Le célèbre Corneille a chanté ses combats...
 Pourriez-vous, cher lecteur, ne me deviner pas?

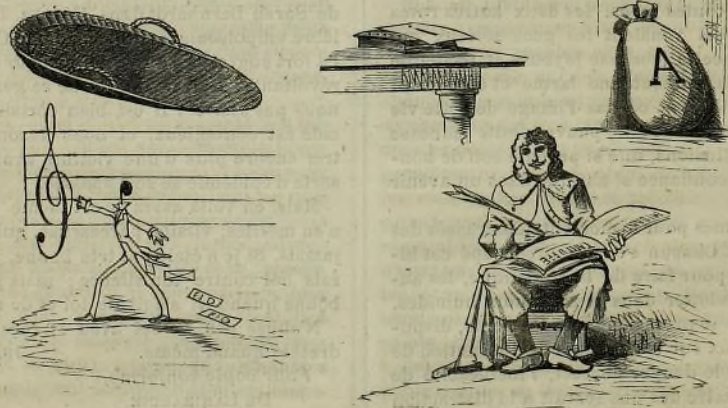
CHARADE

—
 Mon premier conduisait autrefois les armées ;
 Il devint pair des rois ; et son titre, aujourd'hui,
 Entre les dignités est des plus estimées,
 Bien que le privilège en soit évanoui.
 Mon dernier, combattant dans la sainte milice,
 Pur esprit, est pour l'homme un zélé défenseur,
 Et dans un corps mortel il fait le même office,
 Sous forme d'une mère, une épouse, une sœur.
 Mon entier, historien, fameux par son glossaire,
 Est pour l'archéologue un guide nécessaire ;
 Grâce à lui, le langage autrefois usité
 Se dégage pour nous de son obscurité.

HOMONYMES

—
 « Qui vive? » dit tout haut la rude sentinelle
 Tandis qu'un éclair luit dans sa fauve prunelle.
 « » lui répond tout bas le survenant.
 Et, porteur d'un message, il chemine en avant,
 Plonge tout en sueur dans l'..... qui déborde,
 Se déchire au qu'il traverse et franchit,
 Fait son rapport au chef, sans phrase et sans
 [exorde,
 Et régagne Moulins, lorsque l'aube blanchit.

RÉBUS



Explication des Mots homophones : Ur, hur et hure.

Explication de la Charade : Maitresse.

Explication du Rébus de Janvier : Le tout est plus grand que sa partie.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY